

Je reste éveillé

Couverture inspirée par Dan Sahores, créateur du logo de l'association « À mots croisés ».

À mots croisés

Je reste éveillé

**Ateliers d'écriture
2014 – 2015**



“ L'acte le plus difficile est celui que l'on croit
le plus simple : percevoir d'un regard toujours en éveil
les choses qui se présentent à nos yeux.”

Johann Wolfgang von Goethe

Préface

Rester éveillé, aux autres, à soi, à la beauté ou à la souffrance, à notre environnement proche ou lointain... Etre présent au monde, à l'écoute des sensations et des émotions, connectés aux vibrations d'un univers en mouvement : tel est le fil conducteur qui a relié nos ateliers d'écriture durant la saison 2014-2015.

La ville de Bagneux et la Maison des arts nous ont accompagnés dans cette voie, avec des artistes curieux du monde qui les entourent : Chaix, qui a su trouver le beau dans des étiquettes, Clément Borderie et Cat Loray, dont la démarche artistique utilise pleinement l'environnement, ou encore Nicolas Alquin, qui nous rappelle, par la sculpture, la lutte des esclaves noirs.

Durant cette année, l'actualité nous a interpellés et s'est imposée dans nos ateliers, en interrogeant nos réactions face à l'attentat du 7 janvier. Ecrire pour partager nos ressentis, nos avis, parfois différents, et se questionner sur l'après. Aujourd'hui, *je suis Charlie* mais demain ?

La saison 2014-2015 a aussi été l'occasion de s'éveiller à la sensibilité des poètes japonais, avec l'écriture de *haïkus* sur des photographies du chantier du Centre des arts du cirque et des arts émergents, réalisées par le Photos Club de Bagneux. Ce projet nous a montré que la poésie pouvait surgir d'un terrain vague, d'une charpente ou d'une flaque d'eau et était avant tout, comme la photographie, une question de regard !

*Voyage en terre inconnue, L'émotion juste, juste l'émotion,
Le temps qui passe, Ecriture au jardin, Je suis Charlie,
Solitude, Une image vaut mille mots, Echo d'une chanson,
Solfège, Faites vos jeux... Les textes de la saison 2014-
2015 reflètent enfin et surtout l'enthousiasme, la joie
d'écrire et la personnalité des écrivants de l'atelier *À mots
croisés*.*

Karine Bihan, Christine Garnier, Fabienne Lassale, Zina Illoul, Carole Tigoki, Maria Besson, Rosabel Martin, Noëlle Arakelian et Joan Monsonis, tous ont pris un réel plaisir à l'écriture de ces récits et sont heureux de les partager avec vous.

Alors, comme nous, restez éveillés !

*Virginie Louise
Présidente de l'association
À mots croisés*

Remerciements

Merci à Marie-Hélène Amiable, maire de Bagneux, Bernadette David, 3ème adjointe chargée de l'enfance, la restauration et la vie associative, et Patrick Alexanian, conseiller général des Hauts-de-Seine et conseiller municipal délégué à la culture, pour leur soutien à l'égard de la culture et la vie associative balnéolaises.

Merci à Nathalie Pradel, directrice de la Maison des arts de Bagneux, et à son équipe, de nous accueillir à la MDA et de nous donner l'opportunité de belles rencontres humaines et artistiques. Merci aux artistes qui ont partagé leurs œuvres et leur vision artistique avec nous : Chaix, Clément Borderie et Cat Loray.

Merci à Philippe Blanchard, président du Photo Club de Bagneux, de nous avoir associés au projet de reportage photographique sur la construction du Centre des arts du cirque et des arts émergents. Merci aux photographes qui ont fait naître nos haïkus : Philippe Blanchard, Serge Barès, JC Chaunac, Stéphane Sarg, JP Loria et Laurent Andréani. Merci à Daniel Forget, président du Plus Petit Cirque du Monde, et à Elefterios Kechagioglou, directeur, pour leur confiance et pour l'accueil à la baraque de chantier. Merci à Gaëlle Guechgache, directrice de la Médiathèque de Bagneux, grâce à qui l'exposition « Le chantier » a pu voir le jour.

Merci à Irène Lalmant de l'atelier d'écriture « Minuscules et MAJUSCULES » de Châtillon, pour la première collaboration entre nos ateliers à l'occasion de l'exposition Chaix Etiquette et protocole.

Merci à DomiMo pour les dessins qui illustrent pour la première fois notre recueil et à Michel Haulard la Brière pour la gravure inspirée d'un haïku.

Merci à Pascale Belmondo pour la relecture attentive de ce recueil et à Dan Sahores pour la création du logo de notre association.

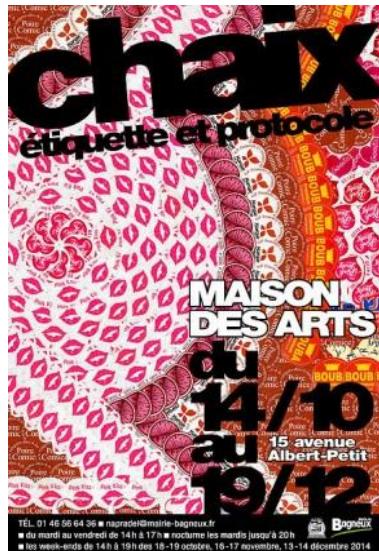
Voyage en terre inconnue

« J'ai débuté par hasard avec les étiquettes de mes oranges pressées du matin collées au hasard sur un revers d'un tableau dans la cuisine. Puis, au fur et à mesure, je me suis mis à explorer ce matériau et à créer mes propres outils ».

Ainsi est née l'œuvre de Chaix qui a su trouver le « beau » dans des étiquettes de fruits et légumes et les métamorphoser en compositions originales et oniriques.

En empruntant à l'artisanat d'art les miniatures persanes, les mandalas hindouistes ou encore les tapis d'Orient, et en titrant ces tableaux de rébus ou de jeux de mots, Chaix nous a mis sur la piste de son univers imaginaire.

Voyageurs immobiles, nous sommes entrés dans ses œuvres en nous questionnant sur les sensations éprouvées face à l'étrangeté. A la manière des « Mille femmes blanches » qui découvrent la vie des indiens au XIX^{ème} siècle dans le roman de Jim Fergus, nous avons utilisé nos cinq sens et combiné les mots pour emmener les lecteurs en voyage avec nous.



*Affiche de l'exposition CHAIX
Etiquette et protocole à la Maison
des arts de Baumeux, 2014.*

La Grande Muraille, Christine Garnier

Sur la grande muraille

Je veille.

Derrière une porte que je ne franchirai pas

A l'abri, en repli.

Tel un décor, la forteresse déroule à l'infini ses remparts.

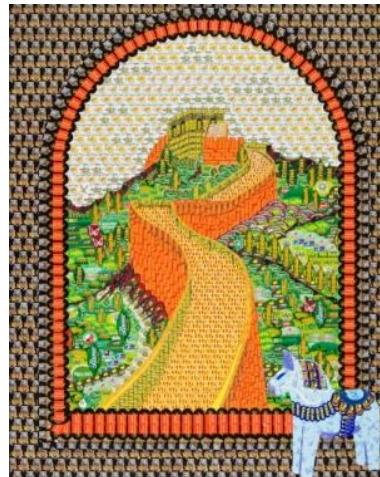
Je n'oserai pas traverser, me lancer à l'assaut

De cette masse immortelle.

Je rêve éveillé.

Je veille.

Je m'échappe.



Une apparition du Dalarna Dirla Dada,

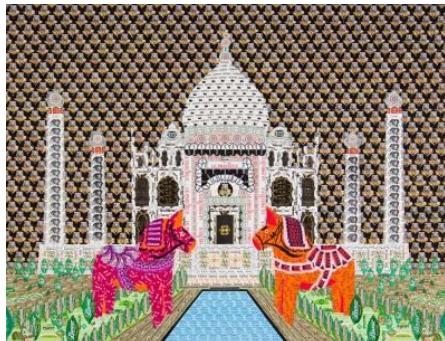
Et moi, et moi, et moi, Chaix.

L'éléphant, *Karine Bihan*

J'ai ce rêve : monter un éléphant aux ongles peints en bleu pétrole guidé par un cornac aux yeux verts. Je sors de l'avion : face à moi, se tient une foule d'hommes aux corps menus et aux traits fins comme ceux d'une femme. Mon regard s'arrête sur l'immense portrait de Gandhi : il sourit à tous ceux qui posent le pied sur cette terre.

Qui incarnerait mieux la sagesse ? Je monte dans un rickshaw. L'homme qui le conduit sait se frayer un passage dans la cohue de Delhi. Depuis qu'il est enfant, il a appris. Il n'a pas peur de heurter un bolide. Il n'a pas peur de mourir. J'écarquille les yeux : sur la route, les voitures, les bus, les dromadaires et les piétons se frôlent. Tous marquent un arrêt devant les vaches, sacrées. C'est la seule loi.

La voiture s'arrête au marché où flottent les odeurs de curry, de safran et de cardamome. Les volailles éviscérées pendent sur du fil à linge. Les stands en bois croulent sous les tissus colorés. Les balances pèsent les bijoux en argent. Assise sur un tabouret en paille, je regarde la vieille femme préparer le biryani dans une poêle plus grande qu'elle. Pour quelques roubles, elle coupe, hache, se brûle les doigts. Chaque jour. Le soir, elle rentre chez elle, de l'autre côté de la ville, là où le voyageur ne s'aventure plus. Elle me tend un bol de riz jaune et de poulet rouge qu'elle saupoudre de coriandre. Peu habituée aux épices, ma gorge flambe, mes yeux rougissent, mais je mange. Ce serait une offense de laisser le bol plein.



*Une apparition du Dalarna Dirla Dada,
Les amants du Tadj, Chaix.*

Je retrouve l'homme du rickshaw, il m'a attendue des heures, allongé sur l'engin comme un équilibriste. Esclave des temps modernes. La route sera longue avant d'apercevoir la silhouette du Taj Mahal. Assise sur la terrasse du mausolée, pieds nus, je contemple les jardins qui l'entourent. Ils ont été dessinés à l'image du paradis décrit dans le Coran. Une forte odeur de jasmin pénètre mes narines. Dans les bassins nagent des nénuphars violets. Silence de recueillement. J'ai l'impression d'être au premier matin du monde. Sous la lumière du jour naissant, le marbre de l'édifice explose de blancheur. J'envie l'épouse de ce roi qui noya son chagrin dans cette folle construction : a-t-il retrouvé la douceur de peau de sa reine en caressant le marbre ?

A Udaipur, un maharaja m'offre l'hospitalité dans son palais posé sur l'eau. Je plonge avec bonheur dans un bain parfumé et prolonge le bonheur par un massage aux huiles. Je monte sur le toit du palais. La lumière est rose en cette fin d'après-midi et une brume descend sur le lac. Je m'allonge sur le canapé blanc moelleux. Un serviteur au turban rouge prépare le cérémonial du thé et un autre remplit des vasques de pétales de roses. Ce soir, je porterai le sari jaune acheté au marché et un bracelet d'émeraudes à la cheville. Je rêverai aux princesses qui, dans un autre temps, dansaient la nuit entière pour le plaisir du prince ou lui racontaient une histoire pour ne pas avoir la tête coupée.

C'est dans un train bondé que je rejoins Jaisalmer, la ville jaune aux portes du désert. Dans le compartiment, je trouve une place et m'abandonne au spectacle des passagers. Je n'entends rien au hindi. Comme dans un film muet, je n'ai que l'image : on tient des poules en cage, on croque dans des tamarins, on joue du pungi. Un homme à la longue barbe blanche et aux bras scarifiés porte avec précaution un panier sur ses genoux, peut-être un charmeur de serpents. Un enfant me dévisage : j'ai la peau claire, je ne porte pas de voile cachant mes cheveux blonds et je ne baisse pas les yeux devant lui. Choc culturel.

En descendant du train, je suis happée par la chaleur. Une foule accueille les voyageurs. Les hommes ont la peau plus foncée et

les femmes sont davantage couvertes. Dans la ville, l'atmosphère est effervescente : c'est jour de foire ! J'ai un mal fou à traîner mon sac dans le sable et finis par m'asseoir dessus, au milieu de dizaines de dromadaires. L'odeur est épouvantable. Les paysans de la région sont venus dénicher la perle rare, un dromadaire, beau, résistant, infatigable. Ils auscultent le fond de l'œil de l'animal, examinent son poil, ses dents, le font galoper. Plus tard dans mon périple, je verrai de la même manière des Hindous exposer leur fille vierge aux regards d'hommes riches. Ils feront monter les enchères et la vendront au plus offrant. Femme soumise parce qu'elle est née femme.

Je descends vers le Sud : je veux finir mon odyssée en perdant mon regard dans les eaux sacrées du Gange. Quelque trois mille kilomètres d'eau traversent le pays et s'offrent aux bains quotidiens. A Bénarès, je vois la population de la ville se baigner dans un fleuve, dont les odeurs me donnent la nausée. Me revient en mémoire la petite église de mon enfance, perdue au milieu des tournesols. J'y accompagnais mes grands-parents, fidèles au rendez-vous du sermon. Le confessionnal était pour moi un grand mystère. A l'âge de dix ans, j'appris qu'on y entrait pour livrer ses secrets à l'homme en noir et qu'on en sortait allégé du poids de ses fautes. Ici, c'est au grand jour et en communauté qu'on se lave de ses péchés de vivants.

Des hommes s'avancent en cérémonie. L'un d'entre eux porte une jeune fille dans ses bras. Elle tient dans ses mains une petite boîte en bois. Le groupe s'immerge jusqu'à la poitrine en chantant joyeusement. Puis la jeune fille se met debout sur les épaules de l'homme : ses longs cheveux noirs et le voile de son sari bleu flottent dans l'air suffoquant. Elle ouvre la boîte et l'âme du mort s'envole vers le ciel, nettoyée du karma de sa vie antérieure. La vie n'est qu'un passage, l'essentiel, c'est l'après. Longtemps je médite sur la rive du fleuve : qu'y a-t-il après ?

J'ai ce rêve : renaître dans le corps de l'éléphant aux ongles peints en bleu pétrole guidé par un cornac aux yeux verts.

Oser imaginer, *Noëlle Arakelian*

Je n'aurais jamais imaginé
Dans mes rêves les plus fous
Imaginer ce destin d'étiquette
Ephémère.

Puisqu'un jour, il m'a vue
Prête à effectuer le plongeon habituel
Dans les immondices.
Minuscule timbre sans valeur.

Alors, il m'a délicatement séparée du fruit
Et j'ai atterri sans sommation dans sa poche
Elle était sombre, vaste et chaude.

D'autres étiquettes me rejoignaient.
Elles étaient chipées, trouvées, données, recueillies.

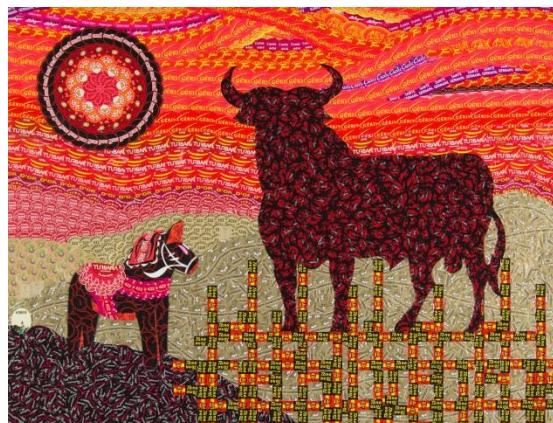
Elles étaient roses, rouges, jaunes, noires.
Multicolores, étrangères aussi.
Toutes au creux de cette main silencieuse
Aux doigts discrets, méticuleux.

L'homme rapportait son trésor chez lui.
Avec agilité, il soignait nos angles, nous dépliait.
En orfèvre, il nous sertissait sur l'ossature de la toile.

Moi je prenais la pose
Inquiète et rassurée.
Pour enfin, me blottir
D'un trait d'étiquette
Au milieu de mille autres qui constituaient le dessin.
Provoquant la surprise
L'étonnement.

En toute beauté, je devenais une œuvre d'art
Suscitant le rêve au bout des lèvres du spectateur
Qui découvrait l'étiquette insignifiante
De la pomme à croquer.

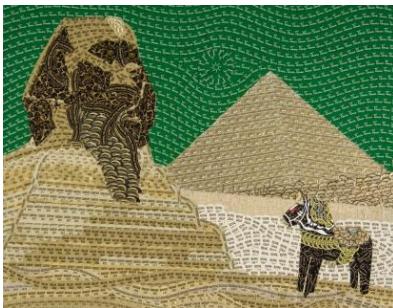
Belle aventure, elles devenaient éternelles
Et brillaient de mille feux
Au bras d'un magicien fou
Qu'elles nommaient le prince des étiquettes.



Une apparition du Dalarna Dirla Dada,
A star Osborne, Chaix.

La rencontre, *Christine Garnier*

Il est très tôt, il fait encore bien noir mais je tombe de mon lit avec empressement. Aujourd’hui est un jour très attendu, un grand jour, espéré depuis des mois pour bousculer ma petite vie bien rangée.



Une apparition du Dalarna Dirla Dada,

Look saur, Chaix.

J’ai toujours rêvé de découvrir les pyramides, fruits de l’ingéniosité et du labeur des hommes, et aujourd’hui je m’envole pour l’Egypte.

Sitôt arrivée au Caire, je découvre l’ampleur de cette mégapole et son activité effrénée. Je décide de me fondre dans la population, de respirer au plus près l’air de cette ville effrayante de vie et de mouvements, qui s’étire sans fin au fur et à mesure que l’on s’en approche. Les véhicules à deux roues et les camions se suivent et soudain stoppent, comme paralysés. Les cris des passants se mêlent aux ronflements des moteurs, la poussière de sable colle à la moiteur de l’air parfumé au goudron. Au loin, la voix envoûtante du muezzin appelle à la prière. Le nez en l’air, je marche jusqu’au musée égyptien place Tahrir, j’observe la diversité des monuments, mosquées et églises qui cohabitent...

Le lendemain, une surprise m’attend : c’est à cheval que je vais découvrir les pyramides ! Le jour se lève et le ciel déploie ses couleurs roses et orangées, promesse d’une journée ensoleillée sur le plateau de Giseh. Dans l’air encore frais, devant moi, se dressent les monuments de pierre, posés là comme un décor dans cet immense espace. Mohammed, le guide, tient fermement la bride de

mon cheval. Il est très impressionnant avec son visage buriné, ses cheveux noirs et ses yeux plein de lumière. Il maintient fermement la bride de mon cheval et, très gentiment, m'aide à descendre.

Je savoure le plaisir de ce moment unique. J'ai précédé la horde des touristes qui, bientôt, seront déversés par les allées et venues incessantes des bus. Seule, je m'approche des formes majestueuses, pour une rencontre intime avec Kheops et Kephren, sous le regard énigmatique du Sphynx.

Le dragon subliminal, Joan Monsonis

Il est difficile de se défaire des fantômes de l'enfance. Ils ont pu naître dans l'imaginaire d'un de nos aînés, désireux de nous entendre crier, ou d'un adolescent aux rêves sordides, qui nous raconte qu'à deux pas d'ici d'horribles crimes ont eu lieu.

Nous sommes tous entrés dans l'âge adulte avec notre bagage de terreurs, de légendes ou d'histoires plus ou moins réelles aux conclusions dramatiques.

En grandissant, la peur prend des formes nouvelles. Crainte d'être au chômage, angoisse de l'avion, peur de l'autre... Mais je suis convaincu que ce sentiment d'insécurité, qui parfois nous envahit, a pour origine ces



Le dragon subliminal, Chaix.

nuits cauchemardesques de notre enfance, où l'on était sûr qu'un horrible monstre se trouvait sous notre lit.

Aujourd'hui, dans mon esprit, la porte qui enferme ces créatures, ces « dragons subliminaux », ne s'est pas tout à fait refermée. La preuve m'en est apportée lorsque je regarde un film d'horreur, seul à la maison. Avant le début du film, je suis souvent joyeux à la perspective de voir à la télé quelque chose d'un peu piquant... Je me prépare même des pop-corn ! Mais lorsque le spectacle commence et que l'angoisse monte, j'éteins soudain la télé.

A ce moment-là, je ne pense plus au chômage, à l'avion ou à je ne sais quelle source d'insécurité. Après toutes ces années, mes oreilles guettent à nouveau le moindre bruit, le moindre craquement. Et mon esprit tente de me convaincre qu'il y a une ombre dans l'obscurité du couloir...

L'adieu, Zina Illoul

Je t'écris ces mots sur un parchemin
Comme pour sceller nos destins
Car cette nuit
Je suis venue te dire Adieu.

Toi ma mère
Bruyante et animée
Tu me surprends par ta générosité.
Je t'ai tatouée dans mon cœur.

Ton rayonnement me rassure
Et pourtant je crains tes emportements.

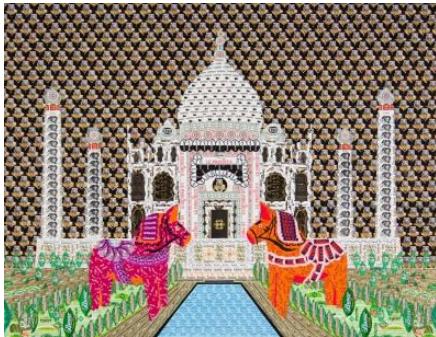
Tes habitants ne se lassent pas de toi
Tu leur apportes le toit qui leur manque
Pour construire la passerelle avec les cieux.

Ce soir je regarde tes lumières scintiller
Je me rappelle l'enfance d'une aventurière
Dont l'imagination n'a pas de frontière.

Je viens te dire Adieu
Cette nuit
Terre de mes parents.

Le Taj Mahal, bijou de mon cœur, Rosabel Martin

Depuis plusieurs années, j'avais envisagé de traverser l'Inde de bout en bout. En vérité, je voulais me retrouver, me ressourcer dans ce lieu de spiritualité et de méditation. Chandan Kumar, mon guide du Pendjab, avait planifié mon pèlerinage dans ce pays mystique qui allait me marquer à vie.



*Double apparition du Darla Dirla Dada,
Les amants du Tadj, Chaix.*

Il me semblait une éternité depuis notre départ matinal mais Chandan, imperturbable, ne semblait nullement dérangé par la chaleur suffocante, ni par le vacarme extérieur. Je remarquais que mon ami Chandan, ainsi que tous les indiens, avait une tendance à secouer la tête et je ne savais pas si c'était un « oui » ou un « non », me laissant perplexe face aux réponses à mes questions. A travers le nuage épais du diesel, je découvrais une autre vie, où la survie était d'une importance capitale. Devant mes yeux, les motos et les touks-touks, avec leur surcharge humaine, filaient sur la route et sur les trottoirs. A ma grande surprise, les touks-touks étaient tirés par ces hommes du Penjab, vêtus de pantalons bouffants et de tuniques multicolores. Traverser un passage clouté était périlleux et je me demandais combien d'accidents mortels avaient lieu chaque jour.

Après un parcours à l'allure d'escargot, le car s'arrêta à proximité du marché local et nous eûmes la consigne d'aller visiter le lieu durant une heure ou deux. Des parfums méconnaissables nous parvenaient déjà. Les stands étaient disposés sur les rebords de trottoirs abîmés. Odeurs et

couleurs étaient un festin pour les yeux ! Les poudres de curry, le safran jaunâtre, les grains parfumant le riz basmati dans des casseroles de biriani de poule, des épices vertes comme la coriandre, la citronnelle, ainsi que les mixtures pour le thé massala... Les stands n'étaient pas très larges et les marchandises débordaient sur le sol, à proximité des caniveaux. J'étais sidérée par le manque d'hygiène et les odeurs nauséabondes.

Etalées sur d'autres tables, entourées de femmes enthousiastes, des vêtements occidentaux, mélangés de saris et de salwa camise. Le sari mesurait au moins cinq mètres de longueur et était porté par les femmes plus âgées, tandis que le salwa camise l'était par les plus jeunes. Les indiennes étaient belles avec leur longue chevelure noire et leurs yeux au regard profond. Certaines portaient des bijoux très imposants et d'autres un anneau sur le nez, semblable à certaines tribus africaines. Les femmes mariées avaient un point rouge sur le front, signe de leur statut marital.

J'allais bientôt découvrir que ce marché avait deux facettes. En arrivant sur l'emplacement central, se dévoilait l'Inde insalubre, la misère... Devant nous, un chahut général se dessinait, avec des hommes et des femmes mal vêtus qui semblaient être en désaccord. Une profusion d'insultes nous parvint, tandis que des enfants circulaient parmi nous, les yeux implorants, en train de mendier. Cette scène me troublait et je me rappelais l'hôtel à New Delhi et son environnement de maisons de fortune. Les bagarres entre les chiens errants et les humains pour des miettes de nourriture, une question de survie. L'eau, vraiment un luxe.

De retour dans la chaleur étouffante et humide du car, j'eus l'impression que le temps s'étirait. Chandan me parlait sans cesse et les conversations des indigènes s'ampliaient.

En traversant les villages délabrés et la campagne verdoyante, je vis des éléphants, ces magnifiques

mastodontes, cousins des pachydermes d'Afrique, qui portaient sur leurs dos passagers et chargements précieux. Il me semblait que les indiens avaient un certain respect pour ces animaux majestueux, leurs dos étaient drapés de tissus imprimés ainsi que de tapis ornés de petites perles brillantes. Chandan m'expliqua que les éléphants étaient sacrés en Inde, de même que les vaches qui se trempaient dans la rivière sacrée du Gange. Les animaux circulaient en toute quiétude.

Le ciel était vêtu de son sublime manteau orangé, parsemé de quelques plumes dorées, quand le car arriva en haut du pont surplombant la rivière Yumana dans le département d'Agra. Soudain, je me trouvais face-à-face avec une des plus attachantes merveilles du monde, un palais qui scintillait comme des millions de diamants. C'était féerique ! Mon cœur battait à cent à l'heure et j'avais les yeux pleins de feu... Voilà le Taj Mahal, murmura Chandan tout en regardant l'expression de mon visage. Un mot me vint à l'esprit : sublissime... Quatre minarets issus de l'architecture islamique Moghol dominaient la structure de ce palais de marbre blanc, sculpté par plus de vingt mille ouvriers durant vingt ans.

La légende raconte que Jahan avait ordonné la construction de ce mausolée en l'honneur de son épouse bien-aimée Mumtaz Mahal dite « bijou du palais ». Leur histoire d'amour avait débuté quand il avait quatorze ans et sa princesse perse quinze. Un coup de foudre ! Elle lui avait donné sept enfants et était l'amour de sa vie. Jahan était également enterré ici mais, d'après la légende, leur lieu de repos éternel se trouvait ailleurs. Jahan, inconsolable, avait prévu de construire pour lui un palais de marbre noir en face du palais blanc, mais malheureusement son fils avait trouvé le moyen de le trahir et il avait été interné. Triste fin pour une histoire si romantique...

Devant le palais, les derniers touristes et leurs guides de fortune se baladaient. J'eus un pincement au cœur en regardant les jeunes garçons en train de vendre des babioles à des prix dérisoires. Les enfants de la rue, orphelins, menaient une existence sans lendemain. Quelle tristesse de voir cette pauvreté côtoyer la richesse du Taj Mahal...

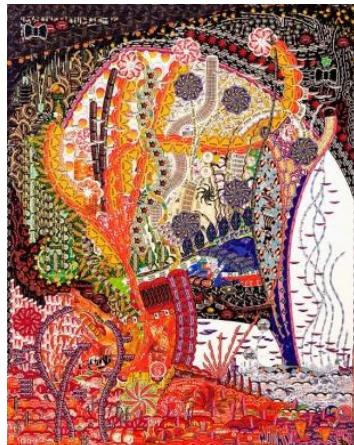
La route des épices ? Les temples florissants ? Les éléphants sacrés ? Les villes surpeuplées ? Les codes vestimentaires, salwa kamise ou saris ? La souffrance des peuples de Calcutta ou de Mumbai ? Et pourquoi pas Kashmir, la ville aristocratique ou le Taj Mahal en poudre de marbre ? Où se trouvait l'Inde véritable ?

Matinée d'ivresse, Karine Bihan

*Comme je descendais des Fleuves impassibles,
Je ne me sentis plus guidé par les haleurs :
Des peaux-rouges criards les avaient pris pour cibles
Les ayant cloués nus aux poteaux de couleurs.*

Rimbaud, Le Bateau ivre

Comme je descends du bus bondé de visages cernés par l'hiver, je sens un léger vertige. Je m'appuie contre le premier feu tricolore que je croise. Les voitures me frôlent et je grelotte sous le grésil. Mon regard tombe sur un homme allongé sur le trottoir dans la position du fœtus. Chaque matin je le vois. Chaque matin je pense m'approcher de lui. Chaque matin la peur me retient. Et s'il n'était plus tout à fait vivant ?



Effilochés Libre, fumant, monté de brumes violettes, Chaix.

Guidée par les lumières artificielles de la ville qui s'éveille à coups de klaxon, je marche vers la gigantesque tour de verre qui abrite des centaines de bureaux comme le mien. J'entre. Je tends le doigt vers le bouton de l'ascenseur qui me conduira au dix-huitième étage. La porte s'ouvre. Le vertige s'empare à nouveau de moi. Mes jambes tremblent et je m'assois à même le sol. On jette un coup d'œil vers moi, personne ne s'arrête pour me dire un mot ou me tendre la main. Je reprends mes esprits, puis, encore chancelante, je sors de la tour.

Fugue. Il y a ce mot qui ne me quitte plus depuis des années. Il y a ce mot qui prend sens, ici et maintenant. Je regarde autour de moi. Délice vertical d'immeubles neufs. Aucun arbre qui rappelle le vivant. Je me sens immensément petite. J'aperçois des silhouettes assises devant un écran lumineux. Elles se lèvent parfois, entrent dans une pièce, en ressortent. Il me faut quitter ces fantômes avant d'en devenir un moi-même. Il ne me faut pas trop réfléchir. J'arrache le badge que je porte au cou, le jette à la poubelle. Le vertige s'atténue. J'entre chez un libraire, j'achète un cahier neuf et je m'assois sur un banc. Je sors mon stylo blanc que deux amis viennent de m'offrir. Cadeau prémonitoire ? Le plus difficile, c'est de commencer, après tout s'enchaîne. *Il est des matins où l'on ne doute plus, où l'heure sonne à l'intérieur de soi.* Le bruit de mon portable m'agresse, je quitte le banc et l'y abandonne.

Des jours entiers je marche. Mon corps me pilote. Je l'écoute, je veille sur lui. Je bois l'eau des rivières et mords dans des fruits mûrs. Je m'allonge dans les herbes folles, le soleil caresse mon visage, la pluie trempe mes cheveux. J'invente une nouvelle vie aux nuages qui bougent, changent de forme, s'accomplissent. Libre, fumant, montée de brumes violettes, je donne forme aux lichens de soleil et aux morves d'azur. Quand le soir tombe, j'écris à la lumière de la lune. Cornée, raturée, vivante, la page blanche l'est déjà un peu moins. J'ai le sommeil léger de ceux qui ont trop à dire pour dormir en paix.

Des jours entiers je marche. Je m'arrête dans une ville blanche baignée de lumière, bordée par l'immensité bleue. J'entends les cris des oiseaux marins qui volent en frôlant les toits ouverts des maisons. Je m'assois près du cercle de vieux qui jouent à la belote et se racontent des histoires d'un autre temps. Parfois un enfant entre dans le cercle et apprend. Mieux qu'à l'école. D'autres courrent sur la plage

et plongent les mains dans le sable humide pour bâtir un monde - leur monde.

Des hommes à la peau mate et aux mains grignotées par le sel caressent les poissons d'or kidnappés dans les mailles des filets. A peine revenus du large qu'ils veulent y retourner. Ils contemplent l'horizon infini et rêvent de le toucher du doigt. Leurs femmes crient de joie et taisent leur peur de les voir un jour avalés par les flots carnivores. Parfois le soir, à genoux sur la surface limoneuse, elles prient la déesse Mer de leur rendre leurs marins sains et saufs.

L'or du soir tombe doucement, comme une caresse. Un homme du pays vient vers moi et me tend la main. Nous nous dévorons des yeux et nous baignons dans le poème de la mer, infusé d'astres et lactescent. On aperçoit nos silhouettes dessinées sur la lune et on lit dans les étoiles une promesse d'éternité. Extase.

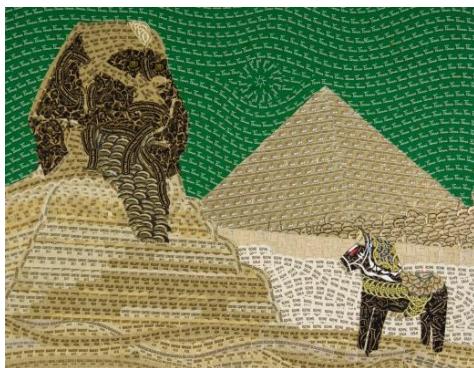
L'heure idéale pour naître à nouveau.

Approcher Pharaon, Irène Lalmant

Irène Lalmant anime à Châtillon l'atelier d'écriture "Minuscules et MAJUSCULES", avec lequel nous avons partagé une première collaboration dans le cadre de l'exposition des œuvres de Chaix à la Maison des arts de Bagneux.

- Bonjour, toi. Tu as l'air bien sérieux ! ... Moi, je marche depuis longtemps, tu sais, mes pattes s'enfonçant dans le sable rugueux, mon échine trempée de la chaleur du désert... Je suis curieux, voilà tout. J'aime voir, toucher, sentir, écouter... Bon, tu as l'air de te moquer complètement de ce que je te dis... Je vais donc te tourner le dos et parler tout seul, tant pis... Ah ! Mais non, voilà un chameau là-bas, qui sort de la grande pyramide ! Le ciel est si limpide qu'il semble vert émeraude... ou bien ai-je des hallucinations ?
- Dis-moi, gentil chameau, tout est bien grand ici mais l'homme aux grandes oreilles, là-haut, n'a pas l'air très aimable. Tu le connais ?
- Eh bien toi, tu n'es pas du pays et ça se voit ! Et d'ailleurs comment sais-tu que je suis gentil ? Tout le monde ici dit que je suis plutôt... chameau, tu vois ! Ah ! Ah ! Ah ! Blague à part, l'homme aux grandes oreilles, figure-toi que c'est un Pharaon, enfin une sculpture de pharaon sur un tombeau de pharaon. Tu ne connais donc rien à rien, tu ne regardes pas Internet ?
(Oh, il commence à me chauffer les oreilles celui-là.)
- Mais si, bien sûr que j'apprends sur Internet, mais seulement après avoir vu la réalité en face... Et comme je t'ai rencontré avant, ça m'a évité de sortir mon smartphone... Mais tu pourrais peut-être m'en dire plus sur l'histoire de ce pharaon ?
- Non, je n'ai pas envie, dit le chameau. Et je trouve que ta démarche n'est pas logique.

- Eh bien, passe ton chemin. Si tu n'as pas envie de parler, moi je vais m'adresser directement au pharaon.
... Le chameau hausse les épaules dédaigneusement et s'en retourne par où il était venu.
Je regarde le pharaon dans les yeux, à m'en faire mal au dos tellement il est haut... Et tout à coup un souffle puissant et chaud sort de sa bouche et fait vibrer le sable tout autour.
... Ses yeux s'animent.
Je suis impressionné ; j'ai même un peu peur mais j'ose un sourire complice... et la glace est rompue.
- J'aime bien ton allure et surtout ta ténacité, dit Pharaon.
- Oh ! Vous êtes trop aimable, grand Pharaon, je suis simplement curieux, vous savez.
- Tu vas entrer par la petite porte que tu trouveras en bas de mon dos et je te raconterai l'histoire de ma lignée. Tu seras bien, à l'intérieur, bien au frais ; tu t'installeras confortablement car c'est une très longue histoire.



*Une apparition du Dalarna Dirla Dada,
Look saur, Chaix.*

L'émotion juste, juste l'émotion.

En 2015, la ville de Bagneux a vu un formidable projet aboutir : la construction du Centre des arts du cirque et des arts émergents. Grâce à la conviction et à la ténacité de l'association « Le plus petit cirque du monde » et aux nombreux acteurs qu'elle a su mobiliser, le chapiteau s'est dressé au fur-et-à-mesure des mois.

Dès les fondations, le chantier s'est voulu un acte culturel avec une « baraque de chantier » qui a accueilli expositions, spectacles ou animations proposées par les associations de Bagneux. Parmi elles, le Photos Club de Bagneux s'est engagé dans la durée avec des photographes qui ont capté les temps forts, mais aussi le quotidien du chantier. Notre association « A mots croisés » s'est associée à ce projet avec l'écriture de haïkus inspirés de ces images.

L'art japonais du haïku nous enseigne que la poésie est partout, dès lors que le regard est aiguisé, l'émotion juste et le verbe précis. Après Basho, Issa ou Shiki, maîtres du genre, c'est à ce style poétique plein de finesse et de sobriété, que nous nous sommes essayés... Suivez le fil de notre inspiration et à votre tour, laissez-vous aller à la poésie !

Je reste éveillé



**Le plus petit cirque
Du monde
Nu.**

Noëlle



*Du haut des siècles
Saint Stanislas contemple
Les toits de l'avenir.
Maria*

Je reste éveillé

A CONTREJOUR

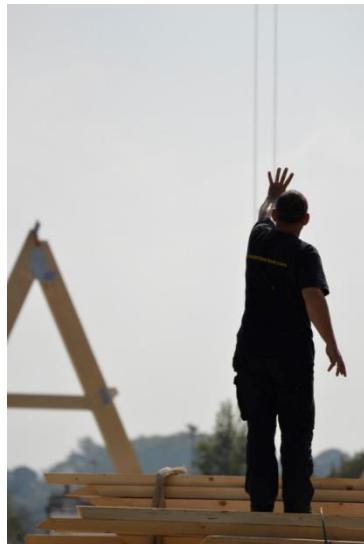
LE TEMPS

SE FIGE.

VIRGINIE

**L'Homme est puissant
Il arrête la machine
Pas le temps.**

Fabienne



***Il transperce l'air couleur d'argent
En haut du ciel
Le mât triomphant.***

Christine

Nantin de bois
Un jour articulé
Elève-toi !
Fabienne



Chapeau de bois
Manteau de poutres
Drôle d'accoutrement !
Virginie

Venue du ciel
La tête rejoint le corps
Et donne la vie.

Fabienne

En chapeau pointu
Il habille les rêves du chapiteau.
Voute céleste qui laisse songeur.

Noëlle

Je reste éveillé

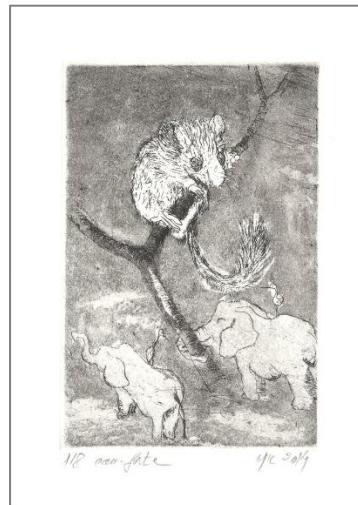


L'éléphant suspend son pas
Avant d'écraser la souris
Piètre nageuse.

Fabienne

Le haïku écrit par Fabienne a inspiré Michel Haulard la Brière, graveur et membre de Bagn'arts.

Quand les arts se répondent !



Je reste éveillé

Les petits poids sont
verts, bleus, jaunes, orange.
Couleurs d'écailles.

Fabienne



Sur les mots de la transmission
L'arc en ciel des tout petits
Questionne.

Christine

Je reste éveillé

Sur les marches de la solitude
Chante le silence.
Le monde a disparu.

Christine



L'esprit du cirque.
Ce n'est rien
Qu'une demeure habitée.

Noëlle

**L'infiniment petit
Glissé dans l'infiniment grand
Me laisse perplexe.**

Fabienne

Je reste éveillé



Entre toi et moi
Une charpente de solitude
Berce l'âme à midi.

Zina



Sous les pieds, entre les mains.
Ajustement
Entre équilibre et précision.
Christine

L'Homme de fer
Tranche l'acier robuste.
Jaillit l'étincelle.

Zina

Je reste éveillé



*Robe de bois, robe de fer
Laisse apparaître tes dessous
Ma beauté, mon amour.
Fabienne*

**Voyelle suspendue
Défi aérien
Les nuages glissent.
Christine**



Je reste éveillé

**Au cœur du réacteur
L'imagination en fusion
Associe les matières.**

Maria

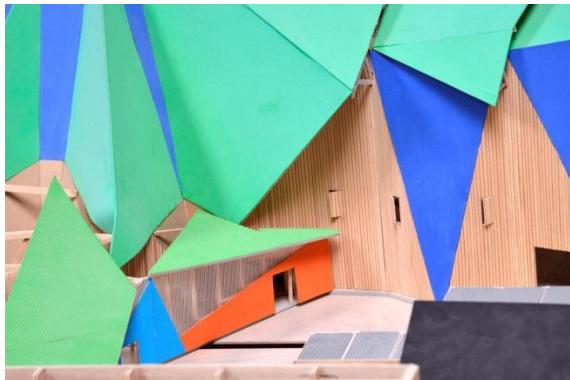


Dans le reflet des réalités
Les rêves s'accomplissent
Solides dans la lumière.

Maria

**BOUCHE EN LOSANGE
COCOTTE EN PAPIER
AVALE LA LUMIÈRE.**

CAROLE



**La couleur a absorbé la forme.
Illusion.
Petite entrée des Artistes.
Christine**

Pureté céleste
Sommet lointain
L'ascension est à portée d'artiste.
Fabienne



Je reste éveillé

*Tel un oiseau
Je déploie mon âme vers la lumière.
Je m'envole...*

Christine



**Ton corps étiré
Tes pieds bandés
Ruban devenu femme.**

Virginie

*Entend la flute
Vois le serpent qui monte
Renifle l'azur.*

Fabienne



Je reste éveillé



Je suis l'ombre
De l'homme
Au lasso de lumière.

LE DERVICHE TOURNE

Virginie

LES IMAGES SE FLOUTENT

J'AI LE CŒUR À L'ENVERS.

FABIENNE

*Danser en équilibre
Tourbillonner entre ombre et lumière.
Valse d'homme où tout se confond en art.
Noëlle*

Avec l'humanité
Viennent les questions.
Dieu du papier, quel sera mon destin ?
Virginie

Bonhomme en carton
Chiens en carton
Mais où va-t-on ?
Carole



Pantin de bois
Regard inquiet
M'avez-vous abandonné ?
Christine



Géant immobile

Larmes de vie

Au centre de la ruche.

Christine

Les fourmis s'agitent

Autour de la reine immobile.

Qui détient le pouvoir ?

Virginie

Foule affairée

Autour du géant

Spectateur de sa naissance.

Carole

PERDU PARMI LES GÉANTS

PETIT-POUCET

EGARÉ.

CHRISTINE

Ton regard porte en lui
Toute la curiosité
De l'enfant sur le monde.

Virginie



Le temps qui passe

Dans le jardin de la Maison des arts de Bagneux, l'artiste Clément Borderie a mis en place des toiles et laisser l'environnement agir. Il résume ainsi son art : « J'installe dans la nature une forme et elle me donne une image du temps. L'énergie de cette image révélée sur la toile est le fruit de sa métamorphose dans le temps ». En écho à cette démarche, nous nous sommes questionnés sur l'effet du temps sur un personnage, sur la manière dont quelques traces pouvaient restituer un parcours de vie. Raconter trois journées pour refléter une vie, tel a été le défi de l'atelier d'écriture. S. J. Watson, auteur du roman « Avant d'aller dormir », nous a accompagnés en donnant à voir le quotidien, inlassablement déroulé, d'une femme amnésique.



*Affiche de l'exposition Cat Loray / Clément Borderie
à la Maison des arts de Bagneux, 2015.*

Histoire d'une vie au XXI^{ème} siècle en trois tableaux, *Fabienne Gardot*

Monsieur le Maire de Motey-Besuche

Un jour de printemps 2013

Devant son miroir, Maxime finit son nœud de cravate. Un nœud classique et ajusté comme le reste de sa vie. Il profite de cet instant pour observer le visage qui lui fait face : ses traits réguliers, son nez quelque peu épaté et ses cheveux coupés courts. Naturellement très frisées, ces boucles rêveraient de partir en délires tourbillonnants. Mais, non, rien de tout cela. La chevelure est domptée sous une masse de gel collant. Maxime tente un sourire. Le miroir lui renvoie un rictus qui met fin à la période d'observation.

Le jeune homme quitte la salle de bain, traverse la salle à manger pour atteindre la porte qui mène à l'extérieur. Cette maison qu'il quitte est celle de sa mère. Une maison de famille restaurée avec goût par son père, un tailleur de pierre au talent remarquable. Avant de claquer la porte, il a encore le temps d'entendre l'horloge comtoise sonner la demie. Non, il n'est pas en retard. Monsieur le maire n'est jamais en retard.

D'un pas assuré, Maxime s'engage dans la rue principale de Motey-Besuche. A mesure qu'il avance, il redresse la tête et bombe quelque peu le torse. Il a tout juste trente ans et est fier d'être le premier élu de sa commune. Il passe devant l'église, jette un regard sur la toiture. Le bel ouvrage ! Son premier grand projet mené à terme et sans alourdir l'imposition de ses administrés...

Bientôt il franchit la porte de la mairie. Le lieu n'a rien de très prestigieux. Seul le portrait du Président François Hollande rappelle que c'est bien ici que s'incarne l'Etat.

Féru de symboles, Maxime s'avance vers l'armoire pour en sortir son écharpe tricolore. Avec solennité, il enfile son costume d'édile et relit une dernière fois ce qu'il a préparé. Pour accompagner le texte officiel qui unira par les liens du mariage deux enfants du village, Maxime a rédigé un discours



M. le maire de Motey-Besuche

pompeux et empreint de références historiques. Il tient à replacer ce jour dans le passé lointain, très lointain de la commune. Il leur parlera de la Franche Comté depuis le Moyen-Age : comment cette province a été disputée entre l'Empereur germanique, Charles Quint qui règne sur l'Espagne pour être finalement emportée par le Roi Louis XIV et devenir définitivement française ! Emporté par son savoir livresque et son penchant religieux, il se perdra dans un discours trop long, énoncé sans relief et au final ennuyeux.

Pas sûr que les jeunes mariés y trouvent les clefs pour démarrer leur nouvelle aventure.

Sur la route

Un jour de fin août 2016

Le soleil est déjà haut dans le ciel. C'est une magnifique journée de la fin août qui annonce déjà que l'été s'achève. Le vent est chaud et lourd. A tel point qu'il peine à se mouvoir et n'offre aux marcheurs qu'une petite brise par intermittence. L'absence de végétation et les parois rocheuses de cette partie de l'Aragon espagnol rendent

l'atmosphère encore plus irrespirable. Quel contraste avec les paysages verts et rafraîchissants de Franche-Comté !

Les mollets de Maxime sont douloureux. Il y a cette tension aussi au niveau des épaules. Son sac lui pèse. Il faudra penser à l'alléger à la prochaine étape songe-t-il. A quoi bon tout ce matériel ?

Après plusieurs jours de marche, les besoins du marcheur deviennent très primaires et les notions de confort simplifiées. L'apparence et la toilette ne sont plus que des éléments futiles qui ne méritent pas que l'on y consacre beaucoup d'attention. Larguer quelques objets tels un miroir, un peigne, des ustensiles de cuisine c'est un peu comme retrouver la liberté. Non, vous les objets du quotidien, vous ne pèserez pas sur son dos et dans sa vie ! Je suis un Homme libre, se répète-t-il

Maxime avance sur le chemin de Saint Jacques de Compostelle comme il avance dans la vie : en quête d'absolu.



Plus les jours passent, plus sa foulée est rapide, assurée, et son esprit libéré. Il se réjouit d'avoir mis son projet à exécution. Il savait qu'en marchant dans les pas de milliers

de pèlerins il trouverait la réponse à ses questions : le sens à donner à sa vie, la place du Seigneur dans son existence d'élu de la République. Et la vie de famille dont il a du mal à imaginer les contours et dont la perspective l'effraie plus qu'elle ne le tente...

Ces derniers mois, toutes ces questions avaient fini par l'envahir, l'étouffer au point de le réveiller chaque nuit en sueur et pris de panique.

Non, il fallait réagir. C'est le Seigneur qui l'interpelle.

Et le voilà, à pied, sur les routes sinuées espagnoles à réfléchir à son avenir. Il sait que cette vie matérialiste dictée par de mauvais sentiments et administrée par des politiques véreux, il n'en veut plus ! Il veut s'isoler, se mettre en marge de la société et prier, prier pour devenir un autre être, capable de dialoguer en direct avec son Maître, Créateur du Ciel et de la Terre.

Oui, c'est à cette vie-là qu'il aspire.

Le chemin sera certainement long et parsemé d'embûches mais Maxime aime l'effort et a déjà prouvé qu'il avait de l'endurance. Il met la main dans sa poche, la resserre sur la petite coquille Saint Jacques qu'on lui a donnée à l'arrivée de sa première étape et se fait une promesse.

Son chemin à lui ne fait que commencer et ce qui est sûr, c'est qu'il sera avec Dieu.

L'abbé d'Acey

La fin des années 2040 et plus précisément l'année 2048

Les premières lueurs de l'aube pointent seulement à l'horizon. Tout être normal (ou n'ayant pas d'obligation) est encore dans les bras de Morphée ; enlacé dans un sommeil profond que seul un réveil vibrionnant saura sortir de sa léthargie.

Maxime, lui, n'est pas tout à fait normal. Les heures de sommeil ont toujours été reléguées au chapitre du temps perdu et des mauvaises habitudes à combattre. C'est pourquoi, à soixante-quinze ans passés, il ne s'accorde aucun répit.

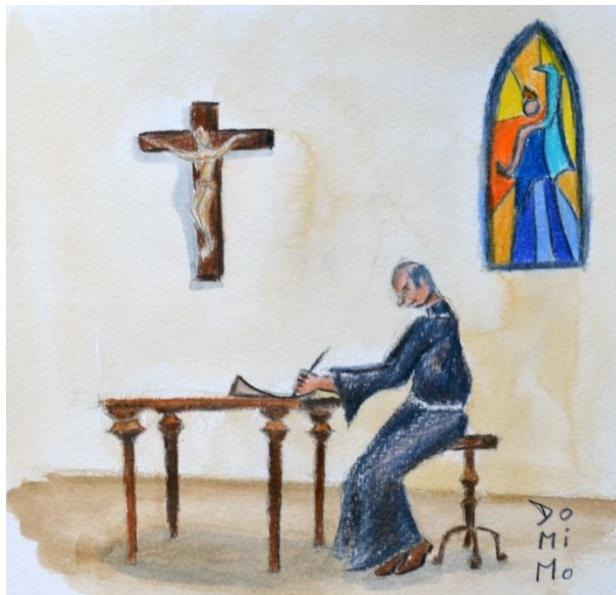
Ce matin, le tissu de sa robe bruisse plus que de coutume à chacune de ses enjambées, tandis qu'il traverse le cloître pour atteindre le presbytère. L'abbé est préoccupé. Il entend répondre dès aujourd'hui au courrier reçu la veille. Au préalable, il veut s'assurer que le frère François ne s'est pas assoupi et qu'il est bien en place pour sonner les Laudes et entamer la seconde prière de la journée.

Vérification faite, Maxime repart en sens inverse de son pas élastique et nerveux. En vérité, l'abbé est très agacé. Voilà que le monde extérieur est en train de le rattraper ! Cela fait bientôt trente-cinq ans qu'il a trouvé sa voie : un chemin intérieur qu'il parcourt avec détermination, une route aride, empreinte de solitude. Mais il aime cette vie austère, cette vie de reclus.

Et puis, cette communauté, c'est un peu sa famille, l'œuvre de sa vie. Il a dicté les nouvelles règles de fonctionnement de la communauté dans la droite tradition de l'ordre cistercien. Cette abbaye est sa maison. Il a dessiné les plans de sa restauration, imposé des vitraux modernes et supervisé les travaux.

Assis sur le tabouret qui fait face à sa petite table de travail, le père Maxime se tord les doigts en recherche d'inspiration pour rédiger le courrier qu'il entend envoyer au Ministre des idéologies et des Religions ou mieux, au Président de cette septième République flageolante.

Le stylo court maintenant sur la feuille qui se noircit rapidement. Le père Maxime est tendu comme un arc et s'accroche à son stylo comme s'il était sa planche de salut.



Non, Monsieur le Président, la Communauté d'Acey fondée en 1134 ne se pliera pas à votre diktat ! En 1905, vous avez voulu et voté la séparation de l'Eglise et de l'Etat. A ce titre, les religieux ont abandonné toute prérogative quant à la gestion et à l'autorité qu'ils avaient sur la chose publique. Il n'est pas aujourd'hui envisageable de faire machine arrière. Nous ne vous soutiendrons pas dans votre projet fou de restaurer la religion catholique comme religion de l'Etat français. Nous refusons de devenir l'instrument de votre politique et la mise en coupe réglée de notre Communauté !

Il s'arrête, relit son papier et le repose sur son bureau dans un geste empreint de lassitude. Le monde est devenu fou !

Il est loin le temps où, jeune maire de sa commune, il croyait pouvoir réformer la société, rapprocher les gens et vivre ensemble guidé par les belles valeurs portées par la République. Au lieu de cela, il a assisté impuissant à la montée des rancœurs, des jalousies, des différences

attisées par la crise économique dont on n'a jamais vraiment vu la fin. Chacun s'est replié sur sa culture, sur ses croyances pour mieux s'opposer à l'autre jusqu'à donner raison à Malraux. Oui, le XXIème siècle est bel et bien un siècle religieux ! Maxime n'a pas compris cette évolution de la société. Comment la religion pouvait-elle redevenir le vecteur d'oppositions, de trahisons et de violence ? Comment pouvait-on refaire les erreurs du passé ? Tout cela, il ne l'a pas supporté. C'était si éloigné de l'image qu'il se faisait de la religion et de la place que Dieu occupait dans sa vie. Il a choisi de tout abandonner : ses ambitions politiques, sa réussite sociale...pour se retrancher du monde et devenir moine. Certains l'ont accusé de fuir mais il n'en a pas tenu compte. Cette lettre reçue du Ministère, au-delà de témoigner des délires dans lesquels se vautre la civilisation, allait peut-être mettre le terme à son exil. Cette dernière idée tire Maxime de ses pensées et le ramène à la réalité.

Il termine sa lettre, la plie en quatre et la glisse dans une enveloppe puis dans sa poche. Il se lève d'un bond et, quelque peu apaisé, repart.

Emporté par sa fièvre et la rédaction de cette missive, il en a oublié l'heure de la messe. S'il presse le pas, il arrivera juste à temps pour le « Benedictus ».

Le Journal de Jules, Karine Bihan

Mardi 3 février 2005

J'ai vingt ans aujourd'hui : à midi précis je suis né. Maman m'a raconté l'histoire, je la connais par cœur : je suis sorti d'elle aussi facilement qu'on met une lettre à la poste. Naturellement. Sans douleur. Mes trois sœurs l'ont déchirée. Moi, non : je suis le petit dernier qui ne peut pas faire de mal. Dans la famille, personne ne le dit mais on le sait tous : je suis le préféré de maman. Tout petit déjà, je le sentais, quand elle me donnait au goûter la plus belle tartine de confiture ou quand elle restait avec moi plus longtemps dans ma chambre pour l'histoire du soir.

J'ai grandi dans un monde de femmes. Quand maman était trop fatiguée pour s'occuper des petits, elle passait le relais à l'aînée, ma sœur Thérèse. Elle disait qu'elle avait de la chance d'avoir eu des filles, que, chez les filles, l'instinct maternel est inné. Pourtant, je me souviens que, vers l'âge de sept ans, j'aimais m'occuper de la poupée de ma sœur Lucie qu'elle avait reçue pour son Noël, une poupée blonde, aux yeux bleus et aux joues rondes. Je l'avais baptisée Cristal car elle avait la peau transparente, je l'habillais, je lui parlais, je l'embrassais, je la consolais comme je l'aurais fait pour mon enfant. Un jour, je l'ai emmenée à l'école avec moi, je voulais lui montrer ma classe, lui présenter mes camarades. On s'est tant moqué de moi que je n'ai plus jamais recommencé. A partir de ce jour, les garçons de l'école ne m'ont plus adressé la parole et je les regardais déchirer leur pantalon en jouant aux billes en me sentant différent.

Lucie, je ne l'ai jamais appelée Lucie, elle est ma petite Lulu. Elle a un an de plus que moi, mais quand nous étions petits, nous passions pour des jumeaux, tant nous nous ressemblions physiquement. C'est vrai aujourd'hui encore.

Je suis sa version masculine, même sourire, même regard, même démarche. Nous nous sommes toujours bien entendus. Enfants, on nous appelait les inséparables. Je me souviens de ce jour où je l'ai surprise devant le miroir de la salle de bains, elle avait à peu près douze ans. J'ai vu que son corps changeait, ses seins pointaient et ses fesses prenaient une forme rebondie. Peu après, en sortant de la douche, je me suis observé à mon tour : j'ai vu mon torse où quelques poils se battaient en duel et mes fesses qui étaient terriblement plates. J'ai compris alors que j'aurais un corps différent de celui de Lucie, et ça me faisait bizarre.

Je vis encore chez mes parents, enfin ils ont aménagé pour moi un studio dans leur maison. Les filles y défilent. Des brunes et des blondes, jolies et sexy, pétillantes et cultivées. Quand il les croise au petit matin, papa me fait un clin d'œil : *Tu as raison, profite mon fils ! J'ai fait pareil quand j'avais ton âge !* Si je pouvais, je lui dirais que je ne m'éclate pas vraiment. J'aime pénétrer ces filles et entendre leurs soupirs quand elles jouissent, mais ce que je préfère, c'est quand elles me serrent dans leurs bras après l'amour. Je leur dis *Je t'aime*, c'est le meilleur moyen pour m'entendre dire *Moi aussi je t'aime Jules*. Le souci, c'est qu'elles tombent vite amoureuses, et moi non. Alors, avec infiniment de douceur, je leur dis au revoir, et j'essaie de ne pas avoir le cœur meurtri par leurs larmes. Mais comment dire ça à papa ?

Je n'ose même pas en parler aux copains de la fac. J'ai essayé, mais ils se sont moqués de moi : ils disent que la douceur, c'est le contraire de la virilité. Je ne leur ressemble pas. Quand je les entends raconter leurs expériences, ils me font pitié. Ils comparent la longueur de leur *machin* dans les douches du stade, résolvent des équations du second degré pour ne pas éjaculer en deux minutes, font la somme de leurs conquêtes. Je me sens différent, j'ai une autre idée de la femme.

Je fais des études de médecine. Peut-être bien pour faire plaisir à mon père. J'aimais l'accompagner dans son cabinet quand j'étais petit. C'était un moment qu'on partageait entre hommes. Tous les petits vieux me connaissaient. Parfois, je leur prenais la tension, ça les faisait rire. Mon père me voit chirurgien cardiaque *Tu participeras à tous les séminaires de recherche... On se disputera tes mains de fée...* Le programme est beau mais je ne sais pas si j'ai envie de réaliser son rêve. C'est vrai que ça doit être terriblement excitant de réparer les coeurs...

Je suis heureux de savoir que, ce soir, je vais voir Lulu. Bien sûr, toute la famille sera là, autour de la charlotte que maman aura préparée. Celle aux fraises, elle sait que c'est mon dessert préféré. Il y aura du champagne, j'ouvrirai mes cadeaux et papa prendra une photo de nous tous réunis que maman accrochera sur le mur de la cuisine comme depuis toujours. Mais c'est Lulu mon plus beau cadeau : nous nous raconterons nos vies sans rien nous cacher. Je suis son confident. Elle est ma confidente. Précieuse Lulu.

Mardi 10 mars 2015

J'ai trente ans aujourd'hui. Je suis gynécologue. J'ai repris la clientèle d'un ami de mon père au cœur de Saint-Germain-des-Prés. Je passe mes journées devant des vagins, et ça me fascine. Malgré ce qu'on peut croire, c'est tout sauf monotone. On n'imagine pas ce qui se cache à l'intérieur des cuisses d'une femme. C'est un monde en soi. Mon père a vu ça d'un mauvais œil le chemin que j'ai suivi, mais je suis on ne peut plus satisfait de mon choix. Je voulais un contact vivant avec le patient, ce qui n'aurait pas été le cas si j'avais été chirurgien. Et puis mon activité promet un bel avenir quand on voit les nouveaux cancers qui rongent les femmes : le sein, les ovaires, l'utérus, rien ne leur est épargné. Mon père avait vu juste quand il disait

à ses débuts que le cancer était la peste du XXI^e siècle. Ce qu'il n'avait pas vu, c'est qu'il serait lui-même emporté par cette saloperie...

Les femmes se sentent bien dans mon cabinet : elles contemplent *La Maternité* de Picasso, le regard de cette mère penché sur son enfant y est si doux, écoutent de la musique classique et la voix de Noémie, ma secrétaire aussi aimable que sexy. Je ne sais pas ce que je ferais sans elle. Mes journées sont archi bookées, je refuse même de nouvelles patientes. La femme mûre vient une première fois pour le check up annuel, puis revient un peu plus tard avec sa fille ou avec sa mère. Je vois ainsi tous les âges du corps féminin. Evolution. Terrible évolution. Le corps élancé par la croissance, le corps avachi par les grossesses, le corps déformé par la vieillesse, le corps recroquevillé par la mort proche. Je parle beaucoup à mes patientes, c'est pour ça aussi qu'elles reviennent. Elles se confient à moi, leur première fois, leur manque de sexe *Parce qu'avec mon mari, vous savez, ce n'est plus comme avant*, leurs amants, leur solitude *Depuis que je suis veuve, je n'ai plus envie de rien...* Les plus jeunes ont le cerveau sali par les films porno *On regarde pour voir comment ça marche...* Je leur dis que ça ne marche pas comme ça dans la réalité, que les femmes ne sont pas les objets utilisés par les hommes pour satisfaire leurs désirs à tout prix.

Je crois que c'est à Lulu que je dois ma vocation. Je me souviens quand elle m'a glissé à l'oreille, vers treize ans, *Tu sais, Jules, il se passe quelque chose d'anormal en moi...* Elle m'a dit ça à moi, pas à ses sœurs. Je l'ai rassurée. Moi, je savais qu'il était bien normal cet écoulement de sang entre ses jambes. Je passais alors mon temps à lire des magazines où les filles racontaient leurs histoires de filles. J'ai pensé qu'elles en avaient de la chance. Du sang neuf chaque mois. Une véritable purification. J'ai toujours aimé faire l'amour avec les

femmes en période menstruelle. Certaines trouvent ça dégoûtant et ne veulent pas qu'on les touche. D'autres acceptent, et alors, c'est un vrai délice. Dans ces moments-là, elles ont une odeur et un goût particuliers dont je raffole. Enfin ça, c'était avant Marco. Avant de connaître l'odeur et le goût de Marco quand il rentre de son match de squash et qu'il se colle à moi. Rien qu'en l'écrivant, j'en ai des frissons. Je ne sais pas si je suis amoureux. Je ne crois pas. Mais il me plaît terriblement.

Marco est DJ et exerce son talent dans les boîtes de Berlin et de Barcelone. S'il n'était pas le frère d'une amie, je ne l'aurais jamais rencontré. Il y a eu comme une étincelle quand nous nous sommes rencontrés. Son physique m'attirait, grand, musclé, tatoué, la virilité incarnée. Mon style androgyne lui a plu. Ma douceur aussi. Lui n'a jamais été attiré par les femmes. Très tôt il a su qu'il n'aimerait que des hommes, et sa mère, sa chère mère, qui est sa seule famille et qu'il appelle souvent. Il n'a jamais connu son père, et en souffre comme un malade. Il a essayé de le retrouver, mais rien. Parti sans laisser d'adresse. Moi, c'était la première fois que je couchais avec un homme. Je me suis laissé faire, comme une poupée. J'ai crié. A la fois de douleur et de plaisir. Je n'aurais pas pensé connaître un jour une telle jouissance. Hier soir, il m'a fait une surprise pour mon anniversaire. Il m'a emmené à une soirée déguisée très select au dernier étage de la Tour Montparnasse. Géant. Il portait un costume Hugo Boss très classe. Moi, une robe à paillettes et des talons. Je me suis longuement préparé. J'ai tenté de camoufler ma pomme d'Adam et mis un peu de fard sur mes paupières. Marco n'en revenait pas ! Il me reconnaissait à peine ! En sortant du taxi, j'avais l'impression d'être une vraie princesse au bras de son prince !

Ce soir, je verrai ma petite Lulu. Elle si belle avec son ventre tout rond. Je trouve son mari insipide au possible. Je n'ai jamais rien eu à lui dire. Pourtant je dois reconnaître

qu'il la rend heureuse. Et puis, c'est à lui qu'elle doit ce ventre-là. Depuis six mois, Lulu me laisse le caresser. Je pose ma main et je sens le bébé bouger. J'en ai les larmes aux yeux à chaque fois. Et dire que je ne connaîtrai jamais ce bonheur-là ! Je ne sentirai jamais la vie grandir au fond de moi ! Je suis envieux. Je le lui ai dit. Elle comprend. Elle comprend tout de moi Lulu. Elle dit que je pourrais me trouver une petite femme et la mettre enceinte, que ça n'empêcherait pas mon histoire avec Marco. Non. Je ne me vois vraiment pas père... Je suis incapable de m'occuper d'un autre que moi... Papa le disait souvent ça, combien il est difficile d'être parent... Je pense souvent à lui. Il me manque tant. Parti trop vite, sans crier gare. Qui prendra ce soir la traditionnelle photo de famille ? Maman m'inquiète depuis quelque temps, elle continue à lui parler comme s'il était toujours là dans le fauteuil du salon à lire *Le Monde*... Ça lui arrive encore parfois de poser deux bols sur la table de la cuisine le matin...

Mardi 17 avril 2025

J'ai quarante ans aujourd'hui. Je suis heureux. Je devrais plutôt dire heureuse. Mes patientes sont heureuses de me retrouver après ma longue absence. Certaines ne reviendront pas, je comprends, c'est long d'attendre pendant deux ans le retour de son gynéco... Deux ans de vie canadienne... Des précurseurs là-bas en matière de vaginoplastie. Dans l'appartement que je louais à Ottawa, j'avais posé des miroirs partout. Je me souviens de la première fois où j'ai ôté mes pansements devant le miroir du salon... j'ai failli m'évanouir en voyant ma chair meurtrie, ouverte, recousue... et ce n'était rien comparé aux premiers speculums que je devais m'introduire chaque jour pour ne pas que les chairs se referment... A chaque fois, c'était un malaise vagal assuré ! Je me disais *Serre les dents, t'es un homme tout de même ! Tu n'as plus le choix maintenant ! Tu ne peux pas faire machine arrière !* Et je serrais les dents comme un malade ! J'essayais de penser

à autre chose ! Quel courage tout de même quand j'y pense ! Mais ça valait le coup toute cette souffrance... Quand je regarde mon clitoris aujourd'hui, je sais que j'ai bien fait... il est si beau... je ne me lasse de le contempler et de le caresser...

Salim. Salim est mon premier homme. Je l'ai rencontré dans une boîte où je n'étais jamais allé. Je m'étais renseigné. Le jeudi, comme l'entrée y est gratuite pour les filles, il y a beaucoup d'hommes, pour tous les goûts. Des jeunes au crâne rasé, des moins jeunes avec un peu de ventre et des franchement vieux au regard pervers... tous là pour combler leur cruel manque de sexe... Je portais la petite robe noire que Lulu m'a offerte, une courte assez échancree, et des ballerines que j'ai eu un mal fou à trouver dans ma pointure... je n'arrive pas encore à supporter longtemps les talons... J'ai dansé comme une folle... Des années que je n'avais pas écouté *Like a virgin* de Madonna... Je jetais des coups d'œil de temps en temps à un beau jeune homme accoudé au bar qui ne cessait de me regarder... J'ai commandé un mojito et je l'ai bu tout doucement, juste à côté de lui. Il a fini par m'aborder *Bonsoir, que diriez-vous si je vous en offrais un second ?* Nous avons parlé en enchaînant les mojitos, puis je me suis retrouvée dans ses bras sur *Hotel California*. A un moment, il a mis sa langue dans ma bouche et l'a fait tourner autour de la mienne. Longtemps.

Nous sommes allés chez lui. Dans l'escalier, il a posé sa main sur mes fesses. Un geste banal d'homme adressé à une femme. Je savais qu'en changeant de sexe, ma vie allait changer mais je n'avais pas imaginé jusqu'à quel point. Il m'a déshabillé, m'a caressé les seins, le ventre, les cuisses, et m'a brutalement pénétré sans que j'ai eu le temps de lubrifier mon vagin. J'ai eu si mal que j'ai cru que mon cœur allait lâcher. Pourtant son sexe était petit, rien à voir avec le dernier speculum que je m'étais enfoncé. J'ai gémi de douleur. Lui a pensé que c'était de plaisir et il a

bougé en moi de plus en plus vite. Il était allongé sur moi de tout son poids, je me sentais prisonnière. J'ai enfoncé mes ongles dans la peau de son dos et lui ai susurré à l'oreille : *doucement, s'il te plaît... J'ai envie que ça dure longtemps...* Ça n'a pas duré longtemps. Peu de temps après, j'ai entendu son râle d'homme qui jouit. *Alors ? Tu as aimé ? C'est quoi ton nom, déjà, Julie, c'est ça ?* J'ai répondu que ça avait été formidable et j'ai pensé aux filles que j'avais dépuçelées dans ma jeunesse. Pas évident que je m'y sois mieux pris avec elles. Maintenant, j'ai envie de recommencer avec un homme qui ne confond pas baiser et faire l'amour.

Lulu dit que les boîtes de nuit, ce n'est pas le meilleur endroit pour rencontrer des hommes que je cherche. Elle, elle les rencontre sur internet, les hommes. Elle les choisit sur un catalogue, leur écrit un peu, et les rencontre l'après-midi à l'hôtel. Elle se débrouille pour ne pas tomber amoureuse. Elle n'a plus de désir pour son mari mais elle veut garder sa famille unie. Elle ne veut pas faire souffrir sa fille Jade. Jade est la seule de mes nièces que j'ai envie de voir. Elle me rappelle Lulu au même âge. J'aime bien quand elle m'appelle *Tante Julie*. La dernière fois, on se promenait au Jardin du Luxembourg, et elle m'a demandé du haut de ses dix ans pourquoi *j'avais fait ça*. Le diagnostic des médecins était clair : « Disphorie de genre ». C'est exactement ça : je suis passé de la disphorie à l'euphorie. Mon corps est harmonisé avec mon esprit désormais. Je suis en paix avec moi-même. J'ai l'impression de commencer vraiment à vivre.

Lulu est la seule dans le secret. Elle a réuni toute la famille ce soir chez maman. Ils croient que j'ai passé tout ce temps au Canada pour faire des recherches sur de nouveaux vaccins. Vont-ils me reconnaître ? Lulu dit que j'ai gardé dans le regard quelque chose de Jules... Parfois, elle se trompe et m'appelle encore Jules... Et puis elle se reprend Excuse-moi Julie, ne m'en veux pas ... Je ne lui en veux

pas, d'une certaine façon, elle a perdu son frère. J'ai peur. Et s'ils ne m'acceptaient pas ? Si j'étais exclu de ma propre famille ? J'ai lu des témoignages. Ça m'a fait réfléchir. Je ne sais pas si je suis prêt à courir le risque. Ce serait plus simple de m'exclure moi-même, de continuer à vivre sans eux. Ils ne manquent pas tant que ça... Je vois Lulu et Jade autant que je veux... Si, maman me manque. L'idée qu'elle meure sans que je l'ai revue m'est insupportable. Mais comment réagira-t-elle ? Son fils unique devenu femme... Pourra-t-elle comprendre ? Les mères pardonnent tout... mais quel choc tout de même... Ai-je le droit de lui infliger ça ?

J'irai. J'ai promis à Lulu. Ce soir, on ne fêtera pas les quarante ans de Jules mais la naissance de Julie.

Un accueil à Paris, *Maria Besson*

20 janvier 1962

Je n'irai pas à l'école aujourd'hui. Grand-mère Antonia m'a tout expliqué. Il faudra faire une grande toilette et mettre une belle robe, belle mais chaude, car le froid est vif, même à l'intérieur des maisons. Emmitouflées dans nos habits d'hiver, avec des casse-croûte dans nos sacs, grand-mère et moi prenons le car de midi et quittons Alcacir. Après une heure de route, nous arrivons à Secana la grande ville et nous rendons chez une vieille tante que je connais à peine, mais dont la maison se trouve à proximité de la gare routière. Là où s'arrêtent les cars qui viennent de loin, de très loin. Je suis de plus en plus impatiente, à la fois intriguée et fébrile à l'idée de revoir ma mère.

Je me souviens de la dernière fois où elle m'a serrée dans ses bras. Le jour de son départ tombait le jour de mes cinq ans, une pure coïncidence qui la faisait pleurer encore plus fort. Entre larmes, sanglots et embrassades, elle me recommandait d'être sage avec mes grands-parents, avec mes tantes, avec toute la famille qui allait s'occuper de moi pendant son absence et l'absence de mon père déjà parti depuis plusieurs mois.

J'ai été plus ou moins sage pendant un an et demi. Ils m'ont manqué terriblement, sans que j'en sois vraiment consciente : l'allure d'Hidalgo et le beau visage de mon père, la voix et les yeux noirs et sévères de ma mère. J'ai réinventé sans cesse leur image et mes souvenirs pour ne pas les oublier, jusqu'à nos retrouvailles. Avec eux, je partageais la même certitude : ils défrichaient un autre monde où bientôt je les rejoindrai.

Et aujourd'hui, maman revient, pour m'emporter dans leur nouvelle vie, pour qu'enfin j'arrive dans ce futur qu'ils ont décidé de construire ailleurs. Quelle belle aventure en

perspective ! Comme au cinéma de Monsieur Alfredo, le mari de la boulangère, où tous les gamins du village vont voir le film du dimanche après-midi. Moi, je préfère les films en couleurs, avec les héroïnes qui ont du rouge à lèvres. Je me demande quand même si Paris est en couleurs ou en noir et blanc. En couleurs, j'espère en couleurs.

20 juin 1963

La salle à manger est lumineuse. Madame Jeanne me raconte que ce matin, des oiseaux se sont cognés aux grandes vitres de la fenêtre. Elle est fière de son bel intérieur et de la chaleur feutrée qui vous y accueille, avec une odeur de cire d'abeille parfois mélangée à des effluves de vanille ou de chocolat. Un immense tapis sur le parquet, au mur des tableaux magnifiques peints par Monsieur André, son mari : des portraits, des natures mortes, des paysages, un bouquet d'anémones.... Je suis installée à la grande table en merisier et je m'applique à répéter la leçon que me fait réviser, assis à côté de moi, Monsieur André. Dans quelques minutes Jeanne fera sonner sa clochette pour nous signifier qu'il est l'heure de la pause. Elle apportera des tranches de cake ou de quatre quart qu'elle aura cuisiné dans la journée et je me régalerai de ce goûter au beurre servi dans des assiettes de porcelaine.

Oui, Paris est vraiment haut en couleur, Paris est un endroit merveilleux. Ses histoires sont encore plus belles que celles projetées dans le cinéma de mon village. J'ai rencontré ce vieux couple quelques semaines après mon arrivée, dans le square près de la rue Saint-Maur où nous logeons. Je ne parlais pas un mot de Français, mais d'instinct nous nous sommes reconnus : en eux je retrouvais les grands parents que j'avais laissés au village et eux voyaient en moi cette petite fille qu'ils auraient tant aimé avoir et jusqu'à ce jour leur avait manqué. D'abord méfiants, mes parents ont vite été conquis par les bonnes manières de ces vieux Parisiens, mais surtout par leur

simplicité et leur gentillesse. Sans trop de mots inutiles, il a été convenu que je passerai chez eux toutes les fins d'après-midi après l'école. Ils m'aideraient à faire mes devoirs du cours préparatoire, mais surtout, ils allaient m'apprendre le Français : la langue et la culture française, les écrivains, les rois de France, le respect du Général de Gaulle et l'histoire de la République.

Aujourd'hui, cela fait presque un an que je suis devenue leur petite protégée. Leur vaste appartement bourgeois, avec ses meubles de style, avec sa grande baignoire, ne m'impressionne plus, je m'y plais, je l'envahis de mes rires et je le respecte. J'ai appris deux fables de la Fontaine par cœur. Je les récite en y mettant le ton grâce au cours amusés de diction et de mimiques de Jeanne. Je connais les noms de Louis XIV, Victor Hugo, et j'imagine souvent toutes les richesses qui me restent à découvrir. Jeanne et André viennent de m'ouvrir grand les portes de Paris et de la France, peut-être pour que je m'y sente comme chez moi. Avec tact, générosité et amour ils m'ont fait caresser du doigt les promesses de ma nouvelle vie, les contours de nouveaux espaces.

Demain, pour la remise des prix, ils accompagneront mes parents dans la cour de l'école. Ni première, ni seconde, juste troisième : je serai sur le podium de la classe pour recevoir de beaux livres en récompense des progrès accomplis au cours de cette première année scolaire. Lorsqu'on m'appellera, je sais que mes parents vont être heureux et je sais qu'André et Jeanne auront le cœur serré, plein de fierté pour lui et plein d'émotion pour elle.

30 août 1963

Après une première année à Paris, je viens de passer un été merveilleux. Mes parents, ma petite sœur et moi sommes retournés dans notre village pour de vraies vacances. Que d'émotions pour mon étroite poitrine, j'ai cru qu'elle allait exploser lorsque j'ai à nouveau respiré l'air

d'Alcacir, lorsque j'ai revu les collines découpées au loin, lorsque grand-mère Antonia a poussé des cris de joie en me serrant contre elle, lorsque toute la famille est venue nous rendre visite, curieuse de notre retour au pays. « *Que tu as grandi Paloma, comme tu es belle, dis-nous quelque chose en français, tu es contente de vivre à Paris ? Tu as des amies là-bas ? Alors, tu es une vraie Parisienne maintenant ? Tu vas nous oublier ?* ».

J'ai revu toutes mes copines espagnoles, j'ai à nouveau couru dans les champs d'orangers, cassé leurs feuilles vertes entre mes doigts pour en respirer cette odeur âcre entre la fleur et le fruit. J'ai passé des journées sur la plage où il y a encore des chiringuitos pour casser la croûte et boire des limonades. Et la journée la plus extraordinaire, j'en ai encore des étincelles dans la tête : un dimanche qui m'a transformée en princesse, avec ma robe brodée de communiante, couronne, voile et gants blancs. J'étais complètement irrésistible. Au cours du banquet, les invités m'ont fait monter sur la table pour que je dise quelque chose en français. Et là, j'ai récité « La cigale et la fourmi » en me rappelant tout ce que m'avait appris Madame Jeanne un mois plus tôt.

Aujourd'hui, de retour à Paris, j'ai une envie folle de la revoir, lui raconter mon été, lui montrer mes photos. Je trépigne depuis notre arrivée mais mes parents ont prévu de sortir en famille pour aller rendre visite à Jeanne et André. Ils leur ont apporté des cadeaux. J'espère que cela leur plaira. Une danseuse andalouse avec une robe rouge à volants pour elle et un taureau de corrida avec des banderilles pour lui.

Enfin, mes parents se décident à bouger, ils sont beaux tous les deux, bronzés et gais, comme de vrais espagnols. Je crois qu'ils sont aussi très contents à l'idée de ces retrouvailles.

Encore une émotion intense, revoir les deux personnes qui, un an auparavant, m'ont accueillie avec tant de générosité et de tendresse. Ça y est, nous sommes sur le pas de leur porte. Le bruit de leur sonnette me fait sourire d'impatience, j'entends les pas dans le couloir que je connais bien, j'ai à nouveau le cœur qui bat très fort. Monsieur André entrouvre la porte mais ne l'ouvre pas. Il ne nous laisse pas entrer, fait non de la tête. Il titube, ses yeux sont rouges, il balbutie. « *Jeannette est morte. Une crise cardiaque, il y a quelques jours. Je vous en prie, je ne peux pas vous recevoir. Paloma il faut que tu comprennes, c'est au-dessus de mes forces. Plus tard, nous nous verrons plus tard.* » Il nous a embrassés et sans un mot nous sommes repartis bouleversés.

Sur le chemin du retour mes parents pleuraient, moi j'avais des sanglots plein la gorge. Je venais de comprendre la notion éphémère du bonheur. Les portes qui s'ouvrent et se referment, les personnes qui vous éblouissent et disparaissent. Le cadeau que m'avait fait Paris était une leçon de vie en couleur. Une grande leçon pour la suite.

Lola, Zina Illoul

Mardi 3 janvier 1997

La journée commence mal. J'entends déjà ma mère hurler comme une tarée qu'on est en retard pour le bahut. Je fais ce que je peux moi ! Elle a oublié comme c'est la galère d'être une nana de dix-sept ans. J'ai envie de lui gueuler : j'ai mes règles ! Ah, excuse, entre ta thyroïde et ta ménopause, c'est plus pour toi ça, les ragnagnas !

Voilà ma mère... Elle bosse douze heures par jour, elle n'est jamais là et madame s'étonne que je ne lui parle pas ! De toute façon, la dernière fois que je lui ai confié quelque chose... elle s'est empressée de taper la honte au collège ! Maintenant, j'ai compris ; je ne lui dis plus rien. Depuis que papa l'a quittée, elle a les nerfs à fleur de peau. Tu parles, je comprends qu'il se soit tiré avec une femme plus jeune. Ma mère a tellement de principes propres à elle, rigide et militaire : la dictature, quoi ! Cependant, je lui en veux à mon père. Il aurait pu me prendre avec lui. Il roucoule tranquillement avec sa poulette pendant que je me tape les crises hystériques de maman.

Dans la voiture, on échange quelques banalités sur mon emploi du temps, les oraux blancs qui approchent. Puis, elle me dépose devant l'entrée du collège, m'observe méticuleusement passer mon badge et démarre quand la porte se referme.

La prof accompagnée d'une nouvelle élève, LoLa entre dans la classe et lui demande de s'asseoir à côté de moi. Je suis dégoûtée parce que je n'ai pas envie de me trouver à côté de cette fille. Elle est rachitique et ressemble à un cadavre. Sérieux elle fait peur !



Jeudi 17 mai 1997

Dans moins de trois semaines, on attaque le BAC ! Entre la pression des profs et celle de ma mère, j'ai la tête prête à exploser. Heureusement qu'avec Lola, on fait bloc ensemble. On pousse nos limites jusqu'à l'épuisement total. L'autre jour, on a couru quatorze km en 1 h 45 ! Ce jour-là, elle était bizarre... Elle a lâché quelque chose du genre « *Mon géniteur est...* ». Sur le coup, je n'ai pas compris mais j'ai su que Lola en avait gros sur le cœur. Elle n'aime pas parler d'elle. Alors je n'ai pas insisté. Elle s'est renfermée et a lâché d'une voix étrangement sereine : « *Moi, le BAC, j'irai pas* ». J'ai cru qu'elle provoquait. Le jour de la première épreuve du BAC, elle n'est pas venue comme elle l'avait dit. Les jours se sont enchaînés et toujours pas de Lola.

Les résultats tombent. Je l'ai ! Mais comme le répète si bien ma mère : « *Sans mention, ça ne sert pas à grand-chose, à part aller sur les bancs de la FAC de psycho* ». Ma mère. Toujours le chic pour me rabaisser.



Vendredi 12 janvier 2004

Le juge vient de frapper trois coups. Toute l'assemblée se tait peu à peu. J'ai le trac ! C'est ma première audience. Je représente Jean-Baptiste Dupin. Un fonctionnaire complètement anéanti par un accident de la route dont il n'est pas responsable.

Le juge : « *Maître, faites avancer votre client. Exposez les faits* ».

Moi : « *Oui, votre honneur. Voici mon client, monsieur Jean-Baptiste Dupin, 48 ans, agent de la fonction publique territoriale. Le 29 novembre 2003, autour de 17h30, au volant de sa voiture, mon client a heurté le corps d'une femme longeant sur la chaussée. Les conclusions de l'enquête sont formelles. La victime âgée d'une trentaine d'années a trouvé la mort des heures auparavant. Il semblerait que ce soit un suicide. Jusqu'à aujourd'hui le corps n'a pas été identifié* ».

L'avocat général : « *Monsieur le Juge, veuillez excuser mon intrusion. Aux dernières informations, la victime a été reconnue et il s'agirait d'une certaine Lola Levisky alias Lol. D'après la Maison d'aide aux personnes fragiles, cette jeune femme a sombré dans une dépression l'entraînant à vagabonder... ».*

Lola Levisky... Je me répète sans arrêt à l'intérieur de moi...
Lol, Lola, Lola !



Ecriture au jardin

Cette fois, l'atelier d'écriture commence par une immersion dans le jardin de la Maison des arts de Bagneux. Marcher pieds nus dans les allées, s'arrêter et lever les yeux vers la cime des arbres, caresser l'écorce, sentir une rose, écouter les bruits qui parviennent de la ville, s'allonger sur le sol et percevoir l'humidité de la terre...

Fort de cette « récolte » de sensations, chacun a ensuite laissé son imagination lui dicter un récit où le végétal serait au cœur de l'histoire. Drôle ou émouvant, poétique ou narratif, chaque texte reflète le jardin secret d'un promeneur attentif.

Ceci n'est pas un jardin...



**EXPOSITION PÉDAGOGIQUE
du 29 mai au 18 juin 2015
à la MAISON DES ARTS**

**Vernissage
samedi 30 mai
à 12h - pique-nique participatif**

Thérapie végétale, *Carole Tigoki*

Depuis le décès de sa femme, Hubert séjournait dans une maison de repos. Six mois d'un quotidien immuable. Après ses séances de thérapie avec madame Pourpier, il se mettait au fond du jardin à côté des bacs de fleurs et restait là, très longtemps, immobile, le regard insensible aux parterres colorés, au ballet subtil des branchages des arbres.

La prise des médicaments l'affaiblissait ; ses gestes s'alanguissaient. Seuls les vrombissements des voitures parvenaient à le sortir de sa léthargie. Cette fois, la psychiatre le rejoignit dans le jardin et s'assit sur son banc espérant que le lieu libèrerait un peu la parole.

- Ça va faire maintenant six mois que vous êtes dans la résidence, monsieur Noyer, dites-moi ce que vous ressentez quand vous restez dans le jardin ?

Hubert, tout en regardant le sol, passa sa langue sur ses lèvres pour les humecter et répondit sans lever les yeux.

- Je me sens déraciné... Cette réponse courte et lapidaire lui coupa le souffle, ses épaules s'affaissèrent.

- Déraciné ? répéta la psychiatre pour reprendre le dialogue. Elle ne voulait pas le voir à nouveau se murer dans son silence.

- C'est comme si mes racines ne me portaient plus...

- Pourtant elles vous tiennent, puisque vous êtes là.

- Sans cesse, j'ai peur de tomber, je suis trop lourd pour tomber. Si je tombais...

- Si vous tombiez... ?

Hubert garda le silence un moment et s'enracina davantage, son regard dans le sol. La terre était sèche et hostile.

- Je suis bien trop lourd pour tomber, vous savez.
- Non, je ne sais pas.
- Je ferais beaucoup trop de mal autour de moi, si je tombais...
- Qu'est-ce qui vous fait dire cela ?
- Un chêne qui tombe, cela fait des dégâts...
- Vous pensez être un chêne ?

Cette question lui parut saugrenue, il ferma les yeux, puis prit le temps d'ouvrir doucement les paupières.

Sa réponse se faisait attendre. Hubert passa la main droite dans ses cheveux et porta son regard sur le muret. Deux papillons, attirés par la chaleur de la pierre, y faisaient leur sieste. Des bougainvilliers grimpants envahissaient chaque côté du mur, en le magnifiant par des petites fleurs roses et oranges. Sans le vouloir, elles attiraient le regard de leurs petites touches picturales naïves.

- Peut-être...
- Vous me parlez de chêne, c'est un arbre robuste. On l'utilise en menuiserie pour faire des charpentes et il est le symbole du pilier familial.
- C'est vrai...

Hubert semblait vouloir continuer l'échange quand le bruit strident du klaxon d'une voiture l'interrompit. Il fronça les sourcils. Il posa sa main gauche sous sa joue, en signe de profonde lassitude. La psychiatre patienta, puis reprit avec douceur.

- Vous alliez me dire quelque chose ?

Hubert ne se souvenait déjà plus de sa dernière phrase, le Seroplex lui provoquait des trous de mémoire. D'un geste brusque, il chassa un bourdon solitaire qui rodait devant son visage. Un vent frais se réveilla et révéla les odeurs persistantes de la lavande. Un rang de tournesols nains donnait un air de campagne au jardin, les fleurs se pliaient, leur capitule face au ciel, à l'opposé de la trajectoire du soleil. Les feuilles séchées de l'allée se soulevèrent, entraînant la poussière du sol dans leur sillage. Les feuilles du saule pleureur s'agitèrent jusqu'à tomber dans le petit étang. Une odeur de poussière envahit leurs narines.

Hubert bougea la tête de droite à gauche pour signifier qu'il ne se souvenait plus.

- Vous étiez en train de me dire que vous vous identifiez à un chêne.

Cette interruption à cause du vent semblait l'avoir réveillé, la nature environnante l'avoir rassuré.

- Je n'arrive pas à me remettre de la mort d'Annette. J'ai peur de rester planté ici, à demeure. Je me sens desséché, vide d'envie et de sève. Cet accident m'a brisé, je me sens inutile, comme cet arbre, là, devant vous. Il désigna le saule.

- Vous voyez ce saule, il ne sert à rien, à rien !!! Il ploie au gré du vent sans résistance.

Madame Pourpier l'écoutait avec attention.

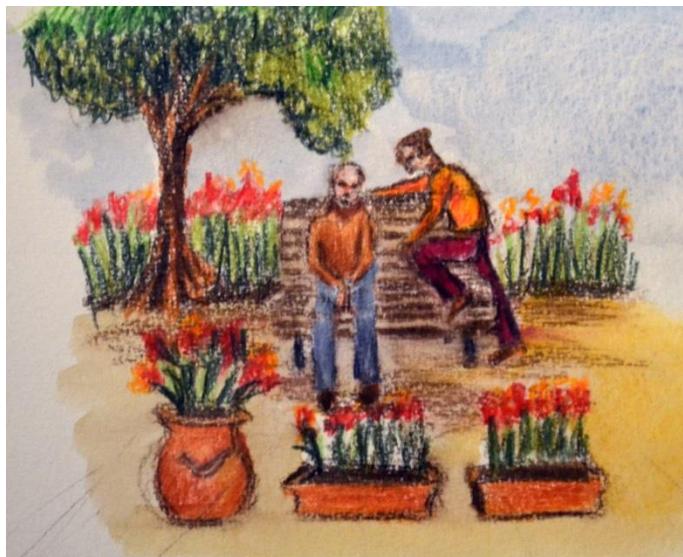
- Êtes-vous sûr qu'il ne sert à rien ?

Le regard d'Hubert se noya dans les larmes. Elle comprit qu'il fallait s'arrêter là, mais que ce jardin pourrait être un baume pour ses plaies, un terreau pour initier de nouveau les échanges.

Je reste éveillé

Après un moment de silence, elle salua discrètement Hubert.

- Nous en reparlerons à la prochaine séance.



Jardin dans ma cité, Zina Illoul

Il est un jardin au pied de ma cité.
Un petit jardin calme et bien tenu, avec un petit potager
Une mare, de grands arbres, des plantes...
Et beaucoup de fleurs !

Attentionné, il m'offre toujours une place
Sur l'un de ses bancs
Pour un instant de liberté, à quelques pas du bitume.

Il est une liberté
Celle qui nous réconforte
Quand on a le cœur lourd.

Dans ce jardin
Il est des odeurs parfumées d'anis, de lilas et de rose.
L'air y est presque pur.
Il ventile ma raison et trie mes réflexions.

Dans ce jardin, il est un silence.
Mais on peut aussi y entendre le chant des oiseaux
A l'approche du coucher du soleil.

Ce silence me fait dire
Je me sens bien.
Je vais bientôt m'en retourner.
Je réchaufferai une part de tarte
Puis je me coucherai le cœur léger et la tête libre.

Mais l'instant d'après, il me fragilise.
Que fiches-tu ici ?
N'as-tu rien de plus important à faire
Que méditer sur ce vieux banc ?!
Je ne sais pas si je pense
Ou si je me lamente sur mon existence.
Je culpabilise...

La vie ressemble parfois à une arène de cirque.
Tandis que certains tiennent le fouet
D'autres peinent dans la cage de leur existence.
Cette cage où la lumière pénètre péniblement
Malgré la vue sur le ciel.

Il est un jardin dans ma cité.
Ce petit jardin est un doux artifice
Une oasis dans le désert
Une jambe artificielle pour un estropié.



Jardin de la Maison des arts de Bagneux

Quand l'enquête tourne au vinaigre, Fabienne Gardot

Pstt... pstt... tu dors ? Pour seule réponse, j'entends le bourdonnement des abeilles qui poursuivent leur ballet incessant autour des roses du jardin. Pas une ne sera épargnée ! En travailleuses appliquées, elles s'arrêtent sur chaque fleur, y puisent leur nectar et, une fois leur forfait accompli, emportent leur précieux butin pour le mettre en lieu sûr. Impuissante, je les regarde faire. Je rêve d'être comme elles, de pouvoir voler. Mais de leur discipline, je ne voudrais pour rien au monde. Me voilà un peu consolée...

Des abeilles, je n'obtiendrai rien. Trop occupées à leur tâche, elles ne seront d'aucune aide. Je réfléchis à la stratégie à adopter pour éclaircir ce mystère et faire avancer l'enquête. Ce n'est pas tous les jours que l'on a la chance d'assister, en direct, à un meurtre dans un jardin ! J'ai tout vu, ou presque... En tout cas, je pourrai témoigner. Mais pour cela, il faut que je réunisse quelques indices supplémentaires et que j'apporte la preuve de ce que j'avance.

Ooooh, comme je suis excitée... ! Si seulement j'arrivais à me pencher suffisamment pour voir ce qui se passe derrière le groseillier. Et cette courge de Lizon qui ne répond pas quand on l'appelle. Là où elle est placée, c'est sûr, elle a tout vu. L'arme est-elle restée près du corps ou l'homme à la capuche l'a-t-il emportée dans sa fuite ? Meurtre à l'arme blanche, c'est ce que je préfère. Pas de bruit, juste le sang qui gicle et se répand sur le vert du gazon. Des petites gouttelettes viennent parsemer les feuilles et les transforment en coccinelles. Le soleil vient finir le tableau en faisant briller le rouge carmin.

Aah ! Le vent vient de tourner, vais-je y arriver ? Non, ce n'est qu'une petite brise à peine capable de faire frémir le bout des feuilles du prunier au-dessus de moi. Ma

déception n'est pas totale car ce déplacement d'air a suffi à transporter les senteurs du jardin. Je ressens maintenant distinctement l'odeur du sang frais. J'en déduis que la blessure est de taille et que la victime s'est vidée de son sang. A moins que la carotide n'ait été touchée et là, évidemment, cela ne pardonne pas. En tout cas, c'est une certitude, la victime est bien morte. Je suis assez fière de mon raisonnement. Il est digne d'un vrai agent de police. Et si ma déposition est retenue et que mon analyse se révèle être la bonne ? Le plaisir que me procure cette seule perspective me donne des couleurs !

Bon, en attendant il me faut avancer. Allez, j'essaie encore une fois. Je me remplis d'air et je pousse.

Je n'ai rien vu venir. Une main me saisit violemment par la chevelure et m'arrache du sol. La douleur est si violente que je manque de m'évanouir. Comment ai-je pu être aussi naïve et ne pas imaginer qu'il pouvait revenir ? J'ai négligé de garder l'œil et de surveiller toutes les entrées du jardin. Une erreur de débutant – pas même digne du concours d'entrée pour un inspecteur de troisième zone.

Et voilà, c'est la fin je vais mourir de façon misérable dans d'atroces souffrances. Un dernier regard sur ce jardin que j'ai tant aimé, qui m'a vue grandir et m'a tout donné. Je hurle de douleur. Je viens d'être coupée net, en deux morceaux, broyée par la mâchoire puissante d'un tueur en série. C'est ainsi que se finit pitoyablement ma carrière de « bœuf-carotte » jamais vraiment commencée...

Au fond du jardin, on entend de longs râles venu d'un panier en osier où gisent pêle-mêle les corps sans vie d'une dizaine de légumes. Sur le dessus, trône une betterave sectionnée par le milieu dont le jus encore frais se répand sur ses camarades d'infortune. Jules le jardinier s'empare du panier, sort du jardin et referme le petit portillon. Sa journée terminée, il repart guilleret, une carotte dans la bouche.

Je suis Charlie

Dimanche 11 janvier, entre Bastille et République, nous marchons sur le boulevard Voltaire. Au milieu d'une foule de gens qui, comme nous, avaient envie d'être là : des banlieusards, des bobos, des touristes, des couples âgés en chaussures de marche et sac à dos, des familles avec une poussette ou avec le p'tit dernier sur les épaules... Pas les vrais engagés, pas ceux qui sont toujours prêts à se lever pour défendre une cause, à descendre dans la rue pour crier leur colère face aux injustices... Ceux-là sont déjà place de la République depuis tôt ce matin, mobilisés depuis plusieurs jours sûrement. Non, boulevard Voltaire, ce sont les engagés du 11 janvier, ceux qui, pour une fois, ont eu envie de participer, de marcher, de se rassembler. Les terroristes avaient été trop loin. Les hélicoptères de la police avaient tourné au-dessus de chez eux. L'un des extrémistes habitait dans la ville d'à côté, pas loin d'une amie ou d'un collègue. La peur était présente mais ils l'avaient dépassée pour marcher. Ensemble contre l'obscurantisme, ensemble pour la liberté !

Mardi 13 janvier, 19 h 30, nous nous retrouvons à la Maison des arts pour l'atelier d'écriture. Après ce que chacun a vécu la semaine passée, difficile d'écrire sur un sujet léger, anodin... Tous, nous avons besoin de parler des événements dramatiques qui se sont déroulés, de la mobilisation qui nous a emportés, de la manière dont tout cela nous a touchés, révoltés ou interrogés. Des mots nous viennent spontanément à l'esprit : ensemble, liberté, communion, obscurité.... L'écriture autour de ces « mots de passe » devient alors le moyen d'exprimer tout cela, sous la forme de slogans, de dialogues ou encore d'engagements que nous avons envie de prendre. Une fois l'émotion (dé)passée, que reste-t-il de ce 11 janvier ? Que décidons-nous de changer à notre niveau, dans notre vie ? Quels engagements prenons-nous pour demain ?

Quand l'émotion se fait slogan

La liberté saigne.

Si tu crois que je vais me taire... tu rêves !

Etre libre, ça n'a pas de prix.

Il est libre de penser mais pas de tuer.

La communion contre la barbarie.

Ma liberté longtemps je t'ai cherchée...

Communion : trait d'union entre liberté et fraternité.

Ma liberté passe par ta liberté.

Le rire ne tue pas mais il aide à passer sa vie.

L'ignorance est la mère de tous les maux.

J'écris, je dessine, je ne t'insulte pas MAIS je t'emmerde !

Ensemble on est plus fort.

AVANCER ENSEMBLE.

Demain : une Marianne aux trois couleurs !

La lumière a besoin de passeurs pour éclairer les hommes de demain.

Quand les mots se répondent

- La liberté : un concept... ? Une idée... ? Une abstraction... ?

- Non ! Certains y laissent leur vie, ça c'est concret !

- Mourir pour des idées... ?

- Moi, j'ai failli mourir de ne pas en avoir eues.

- En mathématiques, un ensemble c'est quelque chose de conceptuel, d'immatériel.

- Et dans la vie, est-ce une réalité ? Est-on jamais ensemble ? Qu'est-ce qui nous lie ? Nous relie ?

- Un ensemble vide... ça existe ??

Mais il y a quoi dedans alors ?

**- Dans un ensemble vide, tout peut commencer.
Ensemble, tout est possible !**

Liberté

Je ne me tairai pas
Ni me coucherai.
S'il le faut
Sur vos barbes
Je cracherai.

Je préfère mourir
La bouche ouverte
Que terrée
Dans l'obscurantisme.

Aujourd'hui
Je crache ma colère
Ma fureur
Ma rage
Parce qu'hier
J'étais lâche.

Pardonne-moi.

Espoir

Derrière
cette obscurité
Je sens
Une lumière
Prête à jaillir.

Pas besoin de route
Toute tracée
De chemin
Balisé.

Tout interstice
Toute fêture
Lui suffit
Pour se faufiler
Diffuser
Eclairer.

Mon engagement pour demain

Je m'engage à allumer chaque 7 janvier une bougie chez moi.

**A COMPTER DE CE MERCREDI NOIR, JE M'ENGAGE
À NE PLUS JAMAIS LAISSER QUELQU'UN ME DICTER
OU M'ORDONNER ILLÉGITIMENTEMENT QUOI QUE CE SOIT.**

Je m'engage à transmettre aux générations
qui n'étaient pas là les 7 et 11 janvier.

Je m'engage à faire apprendre la Marseillaise
à mes élèves en y donnant du sens.

Je m'engage à privilégier les moments vrais
où on est réellement ensemble et pas uniquement côté-à-côte.

**Je m'engage à ne pas plier. Ne pas céder.
Ne pas avoir peur. Ne pas m'enfermer.**

**Je m'engage à rester moi-même
et à voir chez l'autre quelqu'un de différent
mais en même temps de très proche.**

JE M'ENGAGE À ÊTRE VIVANT, HEUREUX !

Je m'engage à contribuer modestement
à un « ensemble » plus serein.

Et vous, quel est votre engagement ?

Solitude

Si l'histoire a retenu le nom d'abolitionnistes comme Victor Schoelcher, elle oublie trop souvent le rôle des esclaves eux-mêmes et de leur longue résistance contre l'esclavage. Nicolas Alquin, artiste balnéolais, a choisi de les mettre en valeur en donnant le nom de Solitude à une œuvre de fer et de bois évoquant, par ces matériaux, les chaînes et le commerce de l'ébène. Solitude, c'est le prénom d'une mulâtre, exécutée en 1802 pour avoir résisté à la traite des noirs en Guadeloupe.

Le 10 mai 2015, la ville de Bagneux commémorait l'abolition de l'esclavage et dévoilait la sculpture Solitude, rajeunie et déplacée dans un nouveau lieu, le rond-point du Dr Schweitzer. Pour notre atelier d'écriture, ce 10 mai fut aussi l'occasion de redécouvrir l'histoire de l'esclavage au travers d'écrits comme le Code noir, publié en 1685, et qui régissait la vie des esclaves. Quel choc d'y lire que l'esclave était alors considéré



Nicolas Alquin, Solitude, 2006

comme un « meuble » entrant dans la communauté de biens de son maître ! Par ses textes poétiques, Aimé Césaire nous a aussi permis de ressentir la colère et la révolte d'un peuple marqué par l'esclavage. A notre tour, nous avons essayé de mettre des mots sur cet asservissement et cette souffrance.

Le nègre, Fabienne Gardot

Le nègre n'a pas de prénom.

Dès la première lueur du jour
Jusqu'au coucher du soleil
Il courbe l'échine.
Son horizon, c'est le champ de cannes.

Le nègre ne réfléchit pas, il exécute.

Une à une, il voit les longues tiges tomber
Sous les coups rythmés de son coupe-coupe.
Les feuilles, telles des lames, frappent le dos
Les épaules, le visage et font jaillir le sang.

Il a le sang rouge, le nègre.

Pour accompagner son labeur
Il chante une vieille berceuse.
C'est l'histoire d'un esclave
Qui rêve de marronner et retrouver la liberté.

Il fait des rêves, le nègre.

Il imagine qu'il existe une autre vie
Que celle de la plantation.
Sa chanson, telle une complainte
Se mêle à celle des autres coupeurs.

Le nègre est rarement seul.

Il partage le sort
De centaines d'autres déracinés.
Un frère, un voisin
Se retrouvera peut-être dans son chant.

C'est comme cela qu'il communique, le nègre.

Quand son corps sera fourbu
Et que le ciel deviendra rouge
Viendra l'heure de quitter la terre.
Ce n'est pas lui qui sonnera la fin de la journée
C'est l'homme habillé de blanc.

Le nègre ne choisit pas, il obéit.

La perspective de retrouver sa négresse
Lui donne la force de continuer.
Il aime le contact de sa peau
La forme de ses seins et de ses fesses.
Elle a les seins lourds et le cul large.

Pour elle, il voudrait une autre vie.
Plus que les coups et la vie rude
C'est de la voir là qui lui fait mal.

Il l'aime.

C'est un homme, le nègre.

Du noir au blanc, *Maria Besson*

Quand je serai blanc, je serai libre et riche.
Marre des matins glacés, des ordres, du fouet
Des yeux baissés et de l'échine courbée.

Quand je serai blanc, je serai honnête
Vertueux et courageux.
Je hais leurs magouilles, leurs mensonges
Leur arrogance.

Quand je serai blanc, je serai sensible
Cultivé et généreux.
Sans me repaître de fatuité
De barbarie et d'assurance.

Quand je serai blanc, je serai doux
Humain et philosophe
Comme les hommes de bien
Qui s'engagent pour le partage et la liberté.

Quand je serai blanc, aurai-je oublié
Ma couleur, ma colère et mon chagrin ?
Pourrai-je oublier l'horreur
D'avoir aussi longtemps été asservi ?
Pourrai-je pardonner, réparer les souffrances
Les humiliations et les douleurs ?

Pour regarder les hommes dans le blanc des yeux.
Pour imaginer une ministre noire sans insultes
Sur les stades, des joueurs noirs sans moqueries.

Pour croire en mes frères de toutes les couleurs.
Ici, dans les rues d'Amérique et d'ailleurs.
Pour garder foi en la vie et continuer à rêver.

Noir j'écrirai. Noir je suis. Noir je resterai.

Clichés coloniaux, Zina Illoul

Inspiré de *Pour peindre le portrait d'un oiseau*, Jacques Prévert

Pour peindre le portrait d'un noir, il faut d'abord :

Quelqu'un de jeune et costaud

Un air benêt et utile
à vos besognes

Des chaînes avec un
boulet.

Et sur sa face, il faut trouver :

Des yeux blancs
et globuleux

Un nez écrasé

Une bouche pulpeuse

Et bien sûr
des dents blanches !

Pour peindre le portrait d'un blanc, il faut avant tout :

Un homme d'une grande
charge pondérale

Avachi sur un transat

Vêtu d'un chapeau
d'aventurier.

Et ensuite, il faut trouver :

Un crâne en forme d'œuf

Un teint rouge-écrevisse

Une cravache à proximité
de la main droite

Un éventail et de
la citronnade bien fraîche !

Blanc, noir... Noir, blanc... Nous sommes pourtant de toutes nuances sur la palette de l'humanité...

Anouchka, Karine Bihan

Inspiré de La grasse matinée, Jacques Prévert

Il est terrible le bruit des talons aiguilles de la jeune fille
Qui marche le long du boulevard de Clichy.
Elle est jeune, elle est blonde et a de belles dents.
Les yeux verts couleur émeraude
Son unique pierre précieuse.
Elle porte une jupe courte, un blouson en faux cuir taille 36
Acheté chez H&M, sa caverne aux trésors.

Il est terrible le bruit du zip de son blouson
Qu'elle monte quand elle a trop froid
Qu'elle descend quand un homme s'approche.
Elle fait les cent pas, elle attend que vienne le client.
Il n'est pas long à arriver, pas de crise dans le métier.

Il est terrible le bruit de la voiture qui approche.
Elle entend la voix de l'homme qui a faim.
Combien pour te manger belle poupée ?
Elle ne répond pas, elle sourit et lui jette un clin d'œil.
Elle fait un tour sur elle-même, tout doucement.
C'est Mirela, l'ancienne, qui lui a montré
Comment on fait pour se vendre.
La concurrence est rude dans le quartier.
Tout se négocie mon cher monsieur, c'est à vous de voir.
C'est vous le maître.
Moi, j'obéis à vos ordres, j'obéis, j'obéis...

Il est terrible le bruit du pas lourd
De l'homme dans l'escalier.
Sa main qui palpe les fesses tendres de la jeune fille.
Sa bouche qui lèche ses seins moelleux.
Son sexe qu'il brandit comme un trophée.
Les hommes sont tous les mêmes.
Elle le sait depuis qu'elle est une femme.

Il est terrible le bruit du gémissement de l'homme
Qui jouit tout au fond de sa gorge
En moins de temps qu'il ne faut pour le dire.
Elle s'allonge contre lui, elle lui dit à l'oreille des mots doux.
Elle force son accent russe pour le faire fondre
Elle doit fidéliser le client.

Il est terrible le bruit des billets que l'homme jette sur le lit.
Elle les touche, elle les sent, elle les respire.
Elle les range avec soin dans sa poupée russe colorée
Que lui a donnée sa grand-mère.
Sa grand-mère restée là-bas, à Norilsk
Cité minière du fin fond de la Sibérie
Cent trente jours de tempête de neige par an
Les masques sur le visage
Pour ne pas crever de la pollution
Les astuces pour ne pas penser à la faim
Les combines pour rejoindre l'Eldorado européen.
A tout prix.

Il est terrible le bruit de la voix de sa grand-mère
Qui l'endormait avec les pages de Nabokov
Qui circulait en cachette dans l'immeuble insalubre.
Il est terrible ce bruit
Quand il remue dans la mémoire de la jeune fille
Qui se demande si la vieille femme n'est pas déjà morte.

Il est terrible le bruit de la gifle d'Andrea
Qui compte les billets à la fin de la nuit
Qui pose sa main sur son cou.
Tu ne me rapportes pas grand-chose
T'as de la chance d'être jolie
Sinon il y a bien longtemps que...
T'as intérêt à t'y prendre autrement
Si tu veux pas que je te bazarde...

Je reste éveillé

Il est terrible le bruit de la première rame de métro
La voix dans le wagon *Incident voyageur*
La voix qui ne dit pas *Encore un qui a sauté*
La main tendue de l'enfant roumain
Qui joue de l'harmonica
Qui travaille pour ses parents.

Il est terrible le bruit de l'eau froide
Qui lave le corps neuf et sali de la jeune fille.
Elle embrasse sa sœur aînée qui part travailler
Dix heures à faire la plonge dans un restaurant chinois
Pour un patron qui ferme les yeux sur les papiers
Pour quelques euros envoyés au pays.

Anouchka prend la place de sa sœur
Dans le lit encore chaud.
Elle ne veut pas réveiller le bébé qui dort
Elle ne veut pas mais elle ne peut s'empêcher
De l'embrasser
De contempler sa peau diaphane ses cils blonds
Sa bouche en forme de cœur.
C'est si bon
Elle en a de la chance de l'avoir cet enfant
Elle l'a appelé Yvan.

Il est apaisant le bruit de la respiration de l'enfant qui dort.
Il est la douceur
Contre laquelle la brutalité du monde ne peut rien.

Une image vaut mille mots !

Le déjeuner se termine chez des amis, c'est l'heure du café, il pleut et on se dit qu'on ferait bien un jeu de société, comme lorsqu'on était enfants. Mon hôtesse me propose « Dixit » et pose sur la table une boîte au slogan accrocheur pour qui aime les lettres : « Une image vaut mille mots ! ». Je découvre alors un jeu plein de poésie, riche de quatre-vingt cartes destinées à faire vagabonder l'imagination. Un diable qui s'échappe d'une face de dé, deux enfants qui se tiennent par la main et dont les ombres dessinent un loup, un escargot posé au bas d'une échelle qui monte vers les nuages... Deux parties plus tard, tout le monde est conquis, sauf peut-être les plus cartésiens d'entre nous qui peinent encore à laisser leur esprit s'envoler.

Quelques jours plus tard, ces cartes poétiques constituaient le point de départ de notre atelier d'écriture : en choisir une ou deux, noter les premières phrases qu'elles suscitent en vous, puis écrire, à partir de cet incipit, les « mille mots » d'une histoire enfantine.



Cartes du jeu DIXIT, Libellud.

Malik ou la vraie vie, Karine Bihan

La voix suave de Marylin réveille Malik en cette aube hivernale. Il aime être réveillé par la voix de la speakerine de Radio Classique. Promesse d'une belle journée. Il reste un moment sous le jet d'eau brûlante de la douche qui coule doucement, sans faire de bruit. Malik profite de l'air diffusé à six heures quarante-cinq, Les Quatre Saisons de Vivaldi. Abruti par les somnifères, il a du mal à émerger de sa nuit. Il s'habille vite, les mêmes vêtements que la veille, c'est plus facile, et trempe des biscuits sans sel et sans beurre dans son café au lait. Debout près de la fenêtre, il regarde les silhouettes emmitouflées qui marchent vite pour attraper le bus. Il se dirige vers la salle de bain pour se laver les dents quand il reconnaît les premières notes du Boléro de Ravel. Il monte le son, il y a des airs qui ne tolèrent pas un faible volume ! Il jette un coup d'œil à sa montre, hésite, et finalement s'assoit dans le canapé pour quatorze minutes de bonheur. Il ferme les yeux.

La première fois qu'il a entendu le Boléro, c'était au vin d'honneur du mariage de son meilleur ami. Ils étaient là, famille et amis, à trinquer et picorer autour de la table blanche dressée sur l'herbe du printemps, et il y a eu ces notes sorties de la maison. Malik a senti son corps trembler légèrement et son esprit rejoindre les nuages. Les conversations se sont brouillées et il s'est senti attiré presque malgré lui par la musique. Il a rejoint l'intérieur frais, s'est assis par terre dans un coin de la pièce - on avait fait place nette pour la piste de danse - et a laissé la musique s'infiltrer par tous les pores de sa peau. A la fin du morceau, il a emprunté le CD, s'est enfermé dans sa voiture et l'a écouté en boucle. Cette découverte allait changer sa vie. Et là, quelques années plus tard, il connaissait le même frisson de bonheur.

Il enfourche sa moto. Sur le chantier, les autres sont déjà là. Pas de retard possible si tu tiens à ton boulot ! Il entre dans le vestiaire en agglo, salue et enfile sa salopette, ses chaussures, ses gants. Le chef de chantier agite ses bras comme un chef d'orchestre, donne à chacun sa mission du jour. Il n'a pas gelé cette nuit, il faut donc en profiter pour mettre les bouchées doubles, l'investisseur bout d'impatience. A chaque retard, les pénalités tombent. Démarrer le vacarme épouvantable des bulldozers. Démarrer l'ascenseur de verre. Malik rejoint son territoire à lui, la cabine de la grue. Grutier. Un bon créneau dans cette ville proche de Paris où les projets immobiliers voient le jour à vitesse grand V. N'en doutez pas une seconde ! Vous faites une affaire ! Vous êtes à six minutes à pied du futur métro ! Dans trois ans à peine votre bien vaudra de l'or ! Ils sont nombreux à pousser la porte de la banque, à signer pour dix, vingt, trente ans, un appartement au troisième étage avec vue sur le périphérique, à croire en leur rêve à 8 000 euros le m².

Il pose son casque Sony dernier cri sur les oreilles. Le tableau de bord est son pupitre. Il actionne le manche conducteur. La flèche pique vers la lourde charge. Sous la Valse des fleurs de Tchaïkovski, les blocs de pierre semblent flotter dans les airs, plus légers que des plumes emportées par le vent. Il regarde les excavateurs à roue-pelle creuser les profondeurs de la terre. Sous les notes du piano, les engins se font beaux. Ça lui donne envie de danser. Depuis combien de temps n'a-t-il pas fait danser une femme ? Il revoit Maeva, collée à lui, une fleur de jasmin dans ses boucles brunes. Il respire le souffle de Maeva qui pose ses lèvres dans son cou. Il entend ses mots doux murmurés à son oreille. Il y a Antony qui regarde ses parents enlacés. Aucun ne sait encore que c'est la dernière étreinte avant la dispute, les larmes, les cris.

Il contemple la ville qui s'étale devant lui, grise, sale, polluée. Tableau quotidien en noir et blanc. Il n'aurait qu'à

prendre son envol et passer par-dessus les nuages pour voir la lumière. Mais il n'est pas pilote. Il a fait de son mieux à l'école, s'est accroché pour obtenir son BEP de Génie civil. Passer par-dessus les nuages et accepter aussi. Que Maeva ne reviendra pas. Au début, le soir, il sursautait à chaque bruit de pas sur le palier et faisait tomber sa fourchette dans l'assiette de spaghettis. Plus maintenant. Il fait des progrès. La fourchette ne tombe plus et il cherche la paix au son des guitares du Concierto de Aranjuez de Rodrigo. Il ferme les yeux, respire les fragrances des magnolias, écoute les ruissellements des fontaines, pénètre un instant dans les palais castillans. Et attend que la page se tourne. Déménager. Rencontrer. Recommencer. Un jour sûrement.

Il entend la voix de Yassin dans son talkie-walkie : il doit changer l'orientation du bras pour laisser passer la bétonnière. Tout à l'heure il restera un moment au sol pour assister au coulage du béton. Il aime les étincelles électriques que produit le mélange de graviers, de sable, de ciment. De là où il est, les hommes aux casques bleus et jaunes ont l'air de Playmobil qui exécutent leurs tâches, prudents à ne pas commettre une erreur – irréparable sur un chantier. Lui habite le ciel. Protégé du bruit, du froid, de la poussière, il lui semble avoir le monde à ses pieds. Et s'il en offrait à Antony des Playmobil ? Ils s'inventeraient un monde le temps d'un week-end. Malik, à huit ans, ne jouait pas aux Playmobil avec son père. Il n'a pas le souvenir d'avoir joué à quoi que ce soit avec son père. Il le voyait peu. Quand il ne travaillait pas, le chef de famille fuyait volontiers la maison pour respirer, laissant le soin à sa femme d'élever les cinq enfants. Malik a grandi dans une fratrie où l'on s'élève seul. La raison pour laquelle il s'est promis d'être un vrai père pour Antony. Présent. Compréhensif. Bienveillant. Le voilà père à temps partiel. Sous les notes de l'Adagio de Barber, il en pleurerait.

Le signal lumineux clignote. Il enlève son casque et rejoint les autres au café du coin. *On est vendredi, alors c'est couscous pour tout le monde, comme d'habitude ?* Sabrina a relevé ses cheveux aujourd'hui. Tatouage de fée sur son cou mat. Malik prend sa place habituelle, près de Karamba, qui lui raconte son week-end avec son accent sénégalais. Il aime ce moment de pause entre hommes. Ils jettent un œil aux femmes en tailleur et talons qui sortent des bureaux pour le déjeuner. On raconte des blagues. On commente à voix forte les horreurs qui se déversent sur les écrans. On se confie aussi. *Faut que je trouve un second boulot... On s'en sort plus à la maison... J'ai un plan pour être vigile, t'en penses quoi ? C'est faisable ça après la journée au chantier... et puis au moins c'est pas fatigant...*

Oui. Tout est faisable. Ça, il l'a compris depuis Mathilde. Il ne se serait jamais cru capable de *faire ça*. Jouer du piano, ce n'est pas donné à tout le monde. La vieille dame avait insisté *Je t'apprendrai Malik. Tu es un mélomane, ton oreille est habituée, c'est déjà beaucoup. Je te donnerai les bases du solfège, je te ferai répéter, tu viendras t'entraîner quand tu veux. Si tu t'accroches, si tu le veux vraiment, il n'y a pas de raison... Quand je suis tombée malade, tu as été là pour moi. Je ne l'oublie pas !* Il n'avait pas fait grand-chose pour elle pourtant, quelques courses, le courrier, des nouvelles... Qui ne l'aurait pas fait ? Pour la première fois on croyait en lui. Il s'était senti pousser des ailes. Bientôt, il présentera Mathilde à Antony. Tous les deux s'assiéront côté à côté. Il posera ses gros doigts de travailleur qui prend sa revanche sur les touches blanches et noires. On reconnaîtra la Lettre à Elise.

Les anges musiciens, Carole Tigoki

Lorsque des petits garçons arrivaient à la *Paradise School*, le maître de cérémonie, Maître Orpé, les recevait toujours avec les mêmes questions. C'était au tour d'Eusian, un jeune flûtiste, de frapper à la porte d'entrée.

Après les salutations d'usage, le maître lui demanda :

- Montre-moi tes dents !
- Hi, fit Eusian.
- Tu les brosses tous les jours ?
- Oui !
- Elles me paraissent blanches !
- Maintenant, tire-moi la langue un peu que je voie !

Le maître se pencha pour regarder jusqu'à sa luette, il la mira et se rapprocha encore un peu plus de la bouche d'Eusian : elle ressemblait à un grand « M ».

- Ça va, tu peux fermer la bouche, il semble que tu n'as pas dit trop d'âneries, n'est-ce pas ?
- Non, non ... fit Eusian de la tête, tout excité. Il avait peur de louper son test d'entrée.
- Et maintenant, pour finir, Eusian, il s'agit là de la dernière épreuve mais la plus importante : montre-moi tes mains...

Lorsqu'Eusian les présenta, paumes ouvertes, Maître Orpé les scruta avec beaucoup de soin. Il sortit une loupe binoculaire de sa poche, inspecta ses ongles : les cuticules, les stries, les lunules. Il s'arrêta sur les pouces pour vérifier leur agilité.

- Fais-les bouger, en avant sur deux temps et en arrière sur trois temps.

Eusian s'exécuta. Après un moment de réflexion silencieuse, Orpé prononça :

- Bien, on voit que tu as soigné tes mains, tes doigts sont souples, tu t'es beaucoup entraîné sur ta flûte ? Tu en joues depuis combien de temps ?

- Depuis que je suis tout petit, Monsieur, j'en ai tellement joué que j'ai fait fuir toutes les souris de la maison, répondit Eusian.

- Et bien, dans ce cas, je t'annonce solennellement que tu as réussi ton test d'entrée. Eusian, bienvenue à la Paradise School ! Ici, tu rencontreras d'autres musiciens et tu pourras jouer nuit et jour.

Eusian était ravi, un sourire de satisfaction s'affichait sur son visage. Il avait entendu dire que la sélection d'entrée à la Paradise School était très rude, pourtant il avait le sentiment que cela avait été très facile.

Orpé lui présenta une chasuble blanche rehaussée de deux ailes souples et mobiles et l'aida à l'enfiler. Eusian s'y prêta, même s'il ne comprenait pas trop à quoi servaient ces ailes. A peine eut-il ouvert la bouche pour le questionner, que le maître poursuivit.

- Tu seras logé au quartier des Musiciens, au deux, allée de la Mélodie.

Aussitôt dit, Eusian fut aspiré par un vent violent qui l'entraîna dans une loge. La porte claqua derrière lui et il atterrit sur un lit. Très étonné, il resta immobile, le cœur plein de tristesse. Il finit par s'ennuyer et se décida à jouer, mais aucun son ne sortait de sa flûte. Après plusieurs tentatives, il estima qu'il en avait assez et appela :

- Maître, maître !!

Il attendit, mais personne ne répondait. Il continua, désespéré.

- Maître, maître !! Ouvrez-moi la porte !

Il attendit un peu plus.

Le maître apparut directement dans sa loge, debout, l'air agacé.

- Que se passe-t-il Eusian ?

- Je m'ennuie, il n'y a rien à faire ici...

- C'est normal, tu viens d'arriver, patiente et tu verras... Tu trouveras quelque chose à faire...

- Mais non, cela fait très longtemps que je suis là et je n'ai rien trouvé. La porte est fermée, je ne peux pas sortir !

- Patiente, je te dis... Patience...

- De plus, ma flûte ne fonctionne pas !

Eusian n'eut pas le temps de terminer sa phrase que le maître disparut dans un halo de lumière. Il était désespéré. Accroché à la porte, il la secoua, tambourina et donna des coups de pied. Mais en vain. Personne ne lui rendait visite. Il se décida à inspecter la pièce pour la énième fois. C'est alors qu'il aperçut deux ouvertures de chaque côté de la porte, chacune donnant sur un mur blanc. Surpris, il s'en voulut de ne pas avoir été plus curieux. Que faire ? Il avait très envie de sortir, mais oserait-il s'enfuir ? Et où irait-il ? Mieux valait avoir de l'audace dans la vie ! Il le pensa si fort qu'il s'envola et atterrit dans une autre loge.

Il y découvrit un petit garçon, Samson, assis sur son lit et tenant dans sa main droite deux rods. Au pied du lit, un

ensemble de batterie : deux cymbales, une caisse, une basse, une pédale. Le jeune garçon sursauta, Eusian comprit qu'il n'avait jamais rencontré personne auparavant. Leurs regards complices se croisèrent immédiatement, ils étaient tous deux musiciens... Eusian essaya de jouer avec sa flûte, deux notes, un « fa » et un « sol » s'envolèrent. Samson tapa sur une de ses cymbales, elle donnait, elle aussi, du son.

- Si on trouvait d'autres musiciens, on pourrait monter un groupe. Qu'en penses-tu Samson ?

Et hop, sans tarder, Eusian sauta à pieds joints dans le vide et arriva dans le box de deux autres musiciens, un saxophoniste et un pianiste.

- J'ai trouvé, Samson ! Viens vite, on va pouvoir jouer ensemble !

Samson fut surpris, dix ans que personne n'avait prononcé son nom.

- Mais je ne peux pas, j'ai trop d'instruments à déplacer... Venez plutôt dans mon box !

Aussitôt dit, aussitôt fait, Eusian, le flûtiste, le saxophoniste et le pianiste atterrirent dans le box du batteur et commencèrent à jouer. Une joyeuse mélodie s'éleva dans la pièce qui se mit à flotter comme un nuage. Les musiciens ouvraient de grands yeux, tout était bleu...

Dans la vie, il faut certes respecter les règles et prendre patience, mais aussi se risquer à être curieux. Et découvrir le partage est un vrai cadeau du ciel !



*Carte du jeu DIXIT Quest,
Libellud.*

Conte de Noël, Karine Bihan

Charlotte redoute l'heure du coucher. A neuf ans elle se pose une étrange question : *qu'y a-t-il après ?* Quelque temps avant, elle a vu ses parents ensevelir son chien Samy dans la terre froide du jardin, pas loin de la balançoire. Ils ont posé une bougie allumée sur la terre, pris la main de la fillette et un ton rassurant : *ne pleure pas Charlotte, Samy est mort de vieillesse, il s'est endormi et ne s'est pas réveillé, c'est une belle mort, c'est exactement celle dont on rêve tous vois-tu...*

Le lendemain, Charlotte est allée au jardin : la flamme de la bougie était éteinte et ni herbe ni fleurs n'avaient encore recouvert la terre. Elle n'osa pas se balancer de peur de piétiner le pauvre animal. Elle n'a pas pleuré. Elle a pris le chemin de l'école. Elle a joué avec Elise qui lui a dit qu'elle avait l'air *bizarre* et s'est appliquée pour les exercices d'algèbre. Elle a couru dix fois autour du platane de la cour quand le maître a sifflé. En rentrant chez elle, elle n'a pas entendu les jappements de Samy qui fêtait ainsi son retour, d'habitude. C'est là qu'elle est devenue triste.

Triste et anxieuse. Surtout la nuit quand il fait noir et que la maison est plongée dans le silence. Pour se sentir moins seule, elle parle à son petit chien : *où es-tu Samy ? Que fais-tu sans moi ? Tu ne t'ennuies pas ? J'espère que tu n'es pas seul au moins !* Parfois elle pleure et rejoint le lit de ses parents. Ils essaient de trouver les mots pour la consoler. Ils essaient de répondre à la question : *on ne sait pas Charlotte ce qu'il y a après. Personne ne sait. On vient au monde et un jour on meurt. Voilà ce qu'on sait.* Charlotte se réfugie dans les bras chauds de sa mère et s'endort tard dans la nuit, tourmentée par sa question.

Le dimanche, elle se rend dans la maison de retraite où vit désormais sa grand-mère. Elle lui apporte un millefeuille, son gâteau préféré, et lui propose de marcher dans le parc. La vieille femme respire fort, avance avec peine, s'accroche au bras de sa petite-fille, qui ne se sent plus si petite. Charlotte se souvient que les plus âgés sont les plus sages, alors, quand sa grand-mère est assise sur le banc, elle pose la question. *Vois-tu ma petite fille, ça fait longtemps que je me pose la même question... Je ne sais pas ce qu'il y a après, mais je n'ai pas peur, enfin pas trop, j'ai confiance en cet ailleurs... même si j'aimerais le rejoindre le plus tard possible...* Charlotte aurait envie qu'elle lui écrive une lettre de là-bas, qu'elle lui raconte, qu'elle lui donne des nouvelles de Samy. Mais elle n'ose plus rien lui demander. Elle se contente de la regarder manger son gâteau sans appétit et, infiniment triste, embrasse ses joues creusées par le temps.

Quelques jours plus tard, en se préparant des tartines de Nutella, elle tombe sur une carte de visite rangée dans le tiroir de la cuisine. *Karamba le Voyant résout tous vos soucis. Santé. Argent. Amour. Chance. Vous avez perdu un être cher ? Karamba le fait revenir à vous.* Elle casse sa tirelire, se rend à l'autre bout de la ville, cherche longtemps le numéro sept de l'immeuble des Glycines, monte au dixième étage, sonne, le cœur battant. L'homme ouvre sa porte, l'invite à s'asseoir sur le tapis où brûle un bâton d'encens. Elle est impressionnée par cet appartement sombre rempli d'enfants agglutinés dans un coin. La radio diffuse une langue qu'elle ne connaît pas. Elle tend l'argent à l'homme qui la regarde avec des yeux étranges, prend son courage à deux mains et se lance : *Ecoute, petite, je ne sais pas ce qu'il y a après. Apprends qu'il est vain de vouloir percer tous les mystères. Profite de la vie qui t'est offerte. Je vois dans ta main qu'elle sera longue et belle. Je vois que tu vas réaliser de grandes choses. Tu es venue seule jusqu'ici car tu es courageuse. Ton courage te*

permettra de tout affronter. Tu reverras ton chien quand il sera temps pour toi de le revoir. Moi, j'ai beaucoup de pouvoirs mais pas celui de le faire revenir.

Alors puisque nul ne sait lui répondre, Charlotte décide d'aller *là-bas*. Elle ne peut pas attendre d'être vieille pour retrouver Samy. Elle va au jardin, c'est maintenant son refuge. Elle a l'idée de monter au sommet de l'arbre où elle a construit une cabane et de faire l'oiseau. Ses cousins lui ont montré comment écarter les bras, prendre sa respiration, regarder loin devant. Elle a peur. Elle ferme les yeux, pense à son petit chien, ouvre un œil. Une hirondelle, tranquille, passe à sa hauteur. Elle s'élance dans le vide. Une jambe cassée. Rien de plus.

Deux mois immobilisée. Le temps de trouver une nouvelle idée. Elle la trouve grâce à un reportage sur les accidents de la route. Elle patiente. Et quand elle se sent prête, elle rejoint la grande route, celle où les voitures prennent leur élan avant d'attaquer la côte. Elle ferme les yeux et se met à courir. Elle entend des bruits de klaxon, des crissements de pneu, les hurlements d'une femme, les gros mots d'un homme, la sirène des pompiers. Quand elle ouvre les yeux, à l'hôpital, elle a très mal à la tête. Elle voudrait bien enlever ce bandage qui la comprime. Un bandage. Rien de plus.

Elle désespère de revoir son petit chien. Un soir d'hiver neigeux, un homme l'aborde à la sortie de l'école. Il porte un gigantesque parapluie jaune. Il s'approche d'elle, lui sourit, lui demande si on vient la chercher, si elle habite loin, si elle veut une place sous le parapluie. Il fait froid. Il fait nuit. Elle n'a jamais vu un parapluie pareil ! Il ressemble à un soleil ! D'habitude elle ne parle pas aux inconnus. Elle se dit qu'elle pourrait rentrer chez elle sous le parapluie sans parler à l'homme. C'est ce qu'elle fait. Elle se tait et lui parle de Noël et des vacances qui approchent. A un

Je reste éveillé

moment, elle pense à lui poser sa question. Sa grande question.

On ne revoit plus Charlotte.

La voilà qui frappe à la porte du paradis. On lui ouvre la porte. On l'habille d'une robe bleue vaporeuse assortie à la couleur de ses yeux. On fixe de jolies ailes sur son dos. On lui donne une petite laisse rose qu'elle serre fort dans sa main. On lui montre le chemin à suivre dans le ciel, les nuages où elle pourra se reposer. Elle a tout le temps maintenant. L'éternité. Elle s'envole, certaine de retrouver Samy.



Pierrot le magicien, *Christine Garnier*

Depuis plusieurs jours, les paysans se pressent dans la campagne charentaise. Ils doivent faire vite pour mettre fin à la récolte du blé. Un décret est passé : toute récolte non terminée sera réquisitionnée par le Seigneur. Dans le village de Barbezieux, tout le monde s'entraide.

Aussi loin que remontent les souvenirs de Pierrot, il n'a jamais vu ses parents se reposer et rire. Chaque matin c'est le même rituel, Pierrot est seul devant son bol de café.

Ce matin, il décide de monter dans le grenier dont la porte est fermée depuis de nombreuses années. Porté par son instinct, il pousse la lourde porte. A l'intérieur, c'est la pénombre. Pierrot porte son regard tout autour de la pièce pour habituer ses yeux à l'obscurité. Brillant comme un astre, un objet attire son attention. Pierrot est surpris, son cœur se met à battre très fort. Il s'approche et découvre l'objet : une magnifique flûte dorée à l'or fin. Alors qu'il va s'en emparer, l'instrument de musique se met à lui parler :

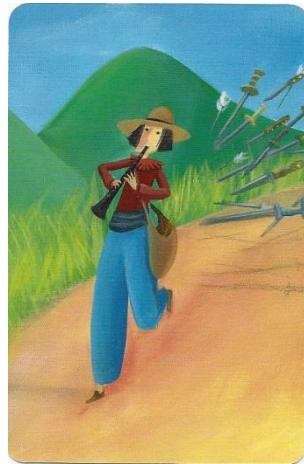
- Tu es celui que j'attendais depuis si longtemps... enfin ! Qu'espères-tu ? Voir tes parents mourir sous le poids de leur travail quotidien ? J'ai des pouvoirs magiques, il faut faire très vite, sinon le Seigneur va s'emparer de la récolte. Voilà ce que je te demande de faire : cette nuit, lorsque la lune brillera très haut dans le ciel, parcours le village et joue. Il faut que la musique résonne jusque dans les champs dans lesquels les blés ne sont pas encore moissonnés.
- Mais tout le monde va se réveiller !

Je reste éveillé

- Ne t'inquiète pas pour ça. Traverse tout le village et marche jusqu'à la forêt, marche jusqu'à ce que le hibou te rejoigne. Ensuite, il faudra revenir et me déposer à la fontaine avant de rentrer chez toi. Demain, tout sera en ordre !

Pierrot fit exactement ce que la flûte lui avait recommandé. Quand il rentra chez lui, ses parents dormaient paisiblement, il monta dans sa chambre et s'endormit à son tour. Au petit matin, lorsqu'il s'éveilla, le soleil était déjà haut dans le ciel et baignait sa chambre d'une lumière éblouissante. Dehors, il entendit des bruits inhabituels, des rires, des éclats de voix, des chants... La vie était là ! Les villageois étaient réunis pour terminer le ramassage des bottes de foin, miraculeusement déposées dans les champs, et les remisaient dans les granges.

Le Seigneur pouvait passer, tout était rentré dans l'ordre. Pierrot fut envahi d'une joie infinie ; il courut à la fontaine et retrouva la flûte. Depuis ce jour, on ne peut voir Pierrot sans son objet fétiche et le bonheur rayonne dans le village.



Carte du jeu DIXIT Quest, Libellud.

Echo d'une chanson

Trois à quatre minutes pour interroger un auditeur, le divertir ou l'émouvoir, lui faire passer un message peut-être : la chanson aurait-elle des leçons de concision à donner aux écrivains ? Si toutes les chansons ne sont pas des chefs d'œuvre de littérature, certaines « chansons à texte » pourraient légitimement intégrer cet art. En quelques phrases associant récit et sentiments, c'est parfois tout un épisode de vie qui est suggéré.

« Ne me quitte pas, il faut oublier, tout peut s'oublier... ». Qui ne n'est pas senti touché par ces quelques mots, histoire universelle d'un homme qui tente de convaincre son ancienne amante de lui revenir ? Muriel Robin l'a montré à sa manière dans un sketch intitulé « La lettre » qui transforme en comédie la lecture du texte de Jacques Brel. Sur un registre différent, Michel Bussi s'est emparé de « Comme un avion sans ailes » pour écrire un roman éponyme où cette chanson de Charlélie Couture joue un rôle-clé. A notre tour, nous avons revisité les textes de nos chansons préférées.

Vous, Christine Garnier

D'après *Ma plus belle histoire d'amour*, Barbara

Lorsque je plonge
Dans le souvenir de mes quinze ans
Le cœur froissé, les genoux écorchés
Toutes ces années écoulées
Vous êtes ma plus belle histoire.

J'ai été égoïste, indifférente
Exigeante dans mes tourments
Toujours insatisfaite
Toujours en quête de vous.

Sur le chemin d'une rencontre
Dans le froid et à genoux
Je suis venue jusqu'à vous.
Vous m'avez fermé votre porte
D'autres m'ont accueillie.

Le temps m'a paru désespérément long
J'ai tenté de vous oublier
En vain.
C'est vous ma plus belle histoire.

Un jour, enfin, la lumière est apparue.
Un soir, vous étiez là à m'attendre.
Tout devint tellement simple.
Il était temps de rendre les armes.

Merci d'être ce que vous êtes.
Merci d'être là.
Vous êtes ma plus belle histoire d'amour.

Ne me quitte pas, Karine Bihan

D'après *Ne me quitte pas*, Jacques Brel

Salon d'un appartement bourgeois. Un lundi vers vingt heures. Dans l'entrée une valise à roulettes. Valentine pose deux coupes et une bouteille de champagne sur la table, puis s'assoit. Elle porte une jolie robe de printemps. Elle a pris beaucoup de temps pour choisir sa robe, se maquiller, se coiffer. Elle regarde dans le vague. Elle sourit. Elle semble parfaitement heureuse. Elle est interrompue dans ses pensées par un bruit de clé dans la serrure. Valentin entre. Il porte un costume-cravate et un attaché-case. Elle se lève et s'approche de lui. Il la serre dans ses bras et l'embrasse tendrement. Elle se laisse faire. Il va vers le salon sans prêter attention à la valise. Elle s'assoit.

Valentin - Bonsoir chérie. Ce que tu es belle ce soir ! Laisse-moi te regarder... Elle est nouvelle, cette robe ? Dis-moi tout... Tu l'as achetée pour notre anniversaire, c'est ça ? Elle te va à merveille en tout cas... Tu sais, moi non plus, je n'ai pas oublié qu'aujourd'hui n'est pas un jour comme les autres. J'y ai pensé toute la journée... Pour tout te dire, j'ai eu du mal à me concentrer au bureau... Les souvenirs ne m'ont pas laissé tranquille... Sept ans ! Sept ans ! Tu te rends compte Valentine ! Notre histoire a sept ans aujourd'hui ! Je me souviens de la première fois où je t'ai vue... Tu dansais comme une reine au bal de la Saint-Jean ... Tu portais une robe jaune et tes cheveux étaient relevés en chignon... Une mèche caressait ta joue... Je n'osais pas t'approcher... Je me disais *Cette fille n'est pas pour toi...* C'est le genre à faire tourner la tête des hommes... le genre auquel on ne peut résister... le genre à faire souffrir... Et je te regardais... Je te regardais... Et toi tu tournais, tu tournais, tu passais d'un danseur à l'autre, parfois tu jetais un œil vers moi et je me disais *Laisse tomber, cette fille n'est pas pour toi, va plutôt inviter la petite*

brune, cachée là-bas, dans son coin, c'est le genre qu'il te faut, tranquille, discrète... Et je suis allé vers la petite brune... et puis tu es venue vers moi, tu m'as souri, tu m'as invité à danser, je me sentais raide, maladroit, je n'ai jamais été un bon danseur tu le sais, j'essayais de suivre tes pas, tu me conduisais, j'aimais ça... A la fin de la nuit je t'ai serrée dans mes bras... Je n'en revenais pas... Une femme comme toi dans mes bras à moi... J'avais l'impression de m'envoler... et depuis, je n'ai toujours pas touché le sol... Je suis tout ému là... Je te raconte tout ça... Je suis tout ému...

Les yeux brillants, Valentin sort de sa poche un petit paquet emballé de papier cadeau, s'approche de Valentine et le lui tend. Très gênée, elle hésite à le prendre.

Valentin - Voilà, c'est pour toi, Valentine. J'espère que tu vas aimer... Tu sais, j'ai beaucoup cherché... Je ne pensais pas qu'il y avait autant de bijouteries dans notre ville... Je t'aime Valentine... Je t'aime comme au premier jour...

Valentine tourne et retourne le paquet dans ses mains, puis le pose sur la table. Pendant ce temps, Valentin ouvre la bouteille et verse le champagne dans les deux coupes. On entend le bruit des bulles. Il donne une coupe à la jeune femme en la regardant intensément.

Valentin - Trinquons ma chérie ! A notre amour ! Qu'il dure toujours ! Tu ne dis rien ? Tu n'ouvreras pas mon cadeau ? Tu préfères attendre ?

On entend le bruit du verre se heurter. Valentine sourit à Valentin, puis lui fait signe de s'asseoir. Elle se lève à son tour. Elle fait trois fois le tour de la table, très doucement, puis s'arrête en face de lui, respire et se lance.

Valentine - Mon amour, il faut que je te dise... Cela fait des mois que je veux te dire... oui, des mois... je ne sais pas bien depuis quand précisément... C'est si difficile pour moi

de te dire... alors j'ai attendu, attendu, attendu... Tu comprends, je ne voulais pas te faire de peine... Ça me brise le cœur de te faire de la peine... de savoir que tu vas me détester aussi... Je t'ai aimé Valentin... De ça, vois-tu, tu ne dois jamais douter... Je t'ai aimé profondément... sincèrement... Comme toi, je me souviens de notre premier baiser, j'ai encore le goût de ta langue qui tournait alors si vite dans ma bouche... Je me souviens de notre première nuit et de tes mains qui caressaient ma peau... Je me souviens de notre voyage en amoureux sur cette petite île au large de Naples dont j'ai oublié le nom... Ischia ? Capri ? Je me souviens des mots tendres que nous nous disions... Tu m'appelais ma douce... Je t'appelais chaton... J'ai été heureuse pendant toutes ces années à tes côtés Valentin... Tu as toujours été gentil comme un cœur... attentionné... délicat... Tu as toujours su prendre soin de moi... Tu m'as écoutée, soutenue, encouragée quand je doutais... Tu sais combien je doute parfois... Je me souviens aussi des promesses que nous nous sommes faites... Je t'aimerai toujours... Je te serai fidèle... Rien ne nous séparera... Je ne te disais pas ça à la légère... C'était le fond de mon cœur qui parlait, pas mon cerveau... Mais aujourd'hui ce n'est plus vrai... Je ne t'aime plus mon amour... Ça fait longtemps que je le sens... Mon cœur ne bat plus quand je pense à toi... Mon corps ne tremble plus quand tu me regardes, quand tu me touches, quand tu entres en moi... Ça fait longtemps que je le sais, mais j'ai eu un mal de chien à me l'avouer... J'ai longtemps fermé les yeux... C'est si facile de fermer les yeux sur les évidences... Et puis je pensais que ça passerait, que je pourrais ranimer le feu... Mais non, il est éteint, le feu... Aujourd'hui j'étouffe quand on est dans la même pièce... Je te quitte Valentin... Et ce n'est pas pour quelqu'un d'autre... C'est pour ce que tu es, toi... Ne dis rien... Il y a des moments où les mots sont de trop... Ne dis rien... Je vais partir, sans me retourner... Je te laisse le chat, et tout le reste aussi... Je garde seulement le souvenir

Je reste éveillé

de toi... Je ne t'oublierai pas... De ça, vois-tu, tu ne dois jamais douter...

Valentine enfile son trench-coat, sort de sa poche la clé de l'appartement, la pose sur la table, se dirige vers l'entrée et prend sa valise. Valentin s'est décomposé au fil de la scène, comme abasourdi par une terrifiante nouvelle à laquelle il n'était pas préparé. Et puis il réalise...

Valentin - Non mais tu te rends compte ! Tu n'as pas le droit de me faire ça ! Tu décides ça comme ça sans me prévenir ! Tu prépares ta valise en douce, tu choisis notre jour à nous pour m'annoncer ça ! Et je n'aurais rien à dire ! Tu penses vraiment t'en sortir à si bon compte ? Non mais qu'est-ce que tu crois ? Tu crois que je vais te laisser filer, que tu vas tranquillement fermer la porte, que tu vas faire comme si rien n'avait jamais eu lieu ? Tu partiras sans nous laisser une chance ? Laisse-moi une chance Valentine... Donne-toi un peu de temps pour réfléchir... Tu me diras ce que je dois faire et je le ferai... Je suis prêt à tout pour te retenir...

Il prend son visage dans ses mains et se met à gémir de douleur. On entend le bruit d'une porte qui s'ouvre et se referme doucement. Long silence. Valentin se met à fredonner une chanson qui lui revient en mémoire. Il la fredonne en pleurant, en hoquetant, en reniflant.

Valentin - Ne me quitte pas. Je ne vais plus pleurer. Je ne vais plus parler. Je me cacherai là, à te regarder danser et sourire. Et à t'écouter chanter et puis rire. Laisse-moi devenir l'ombre de ton ombre, l'ombre de ta main, l'ombre de ton chien. Mais, ne me quitte pas. Ne me quitte pas. Ne me quitte pas.

Tout à coup, il se lève, court vers la porte, l'ouvre avec précipitation et crie de plus en plus fort.

Je reste éveillé

Valentin - Valentine ! Valentine ! Valentine ! Valentine !
Valentine !

Un voisin sort de chez lui. Il surprend le regard éperdument hagard de Valentin, puis referme sa porte, peu concerné. Valentin rentre chez lui, met le disque de la chanson.

Rideau.

Frères Jacques, Zina Illoul

D'après Les Deux Ecoles, Zebda

Frère Jacques, Frère Jacques
Dormez-vous ?
Qu'avez-vous fait du rendez-vous ?
Si vous dormez encore
Alors, levez-vous !

Vous n'êtes pas vraiment endormi ?
Je suis là à vous attendre
Les larmes dans les yeux.
Sans vous, vais-je trouver le sommeil ?

J'essaie de retirer ce poignard
Que votre silence m'a planté en plein cœur.
A reporter nos rendez-vous
Vous manquez de sérieux.

Frère Jacques
Pourquoi n'êtes-vous venu ?
Après toutes ces longues années d'absence
Il est temps de rendre compte.

Frère Jacques
Si vous avez honte de vous
J'écrirais sur votre tombe
Mort de remords.

Lorsque nous ne ferons plus qu'un, Fabienne Gardot

Inspiré par Jacques Prévert, Christophe, Véronique Sanson...

L'Homme que j'aime, c'est lui !
Nous sommes là, assis sur ce banc
Nous regardons les passants.
Les brindilles craquent sous leurs pas.
Il y a longtemps
Que les feuilles mortes ne se ramassent plus à la pelle.
Non, c'est déjà l'hiver.
Sa main est posée sur la mienne, il tremble.
Il tremble méthodiquement, il tremble inlassablement.
Les yeux plissés, nous regardons dans la même direction.
Nous savourons les derniers rayons du soleil.

Pas un mot n'est échangé ou plutôt, plus un mot.
Les paroles se sont envolées.
Nous nous sommes tout dit.
Les mots doux, les mots bleus
Les mots qu'on dit avec les yeux.
Les mots durs, les mots d'injure.
Les mots d'excuse aussi
Ceux qu'on griffonne sur la table de nuit.

A quoi bon parler encore ?
Il finit les phrases
Dont je n'ai pas prononcé la première syllabe.
Et je devine les pensées
Qui n'ont pas encore éclos sur ses lèvres.
Après toutes ces années passées ensemble
Nos deux esprits collés l'un à l'autre
Je crois que les frontières ne sont plus très étanches.

Bientôt, il va se lever
Digne et encore robuste sur ses jambes.
Il ajustera son chapeau de feutre et m'offrira son bras.
Je l'attraperai, je m'accrocherai.
Il est mon roc, il est mon gouvernail !
Et je le suivrai.
Ensemble, nous nous enfoncerons dans la nuit.
Ensemble, nous ne formerons plus qu'un.

Solfège

Le solfège, écriture de la musique, est révélateur de la proximité entre ces deux formes d'art. Aussi, nous avons choisi, lors d'un atelier, l'écoute de morceaux de musique classique comme déclencheur de notre écriture. Symphonies, concertos et fugues nous ont emmenés dans des univers où l'émotion est toujours présente et les sentiments sous-jacents.

De très beaux textes nous ont également aidés à comprendre le pouvoir d'attraction de la musique et la passion de ceux qui l'écrivent ou la jouent : « Tous les matins du monde » de Pascal Quignard, « Novecento : pianiste » d'Allessandro Baricco et « La double vie d'Anna Song » de Minh Tran Huy. A notre tour, nous avons placé le violon, le piano, l'opéra ou encore le tam-tam, au cœur de nos récits.

Violon, Christine Garnier

L'étui est recouvert de poussière. Lucie le saisit délicatement et le dépose sur la table avec lenteur et appréhension. Elle déverrouille les fermetures et soulève le couvercle. A l'intérieur, l'objet sculpté dans un bois précieux apparaît. Quelques traces d'humidité ont terni le vernis, mais la couleur du bois ambré n'a pas bougé. Une grande émotion envahit Lucie au moment où elle s'empare de l'instrument pour l'ajuster à son épaule. Quelles seront les séquelles provoquées par un abandon si long ? Saura-t-elle à nouveau faire jouer les notes ?

Je reste éveillé

Elle saisit l'archer, le fait glisser sur les cordes. Le violon crie, grince et chacun doit à nouveau faire connaissance : les appuis, la position idéale, la respiration ...

Voilà plus de trente ans que Lucie a rangé l'instrument dans son étui, avec beaucoup de regrets. Ses obligations familiales et professionnelles ne lui permettaient plus de consacrer du temps à la pratique de cet instrument.

Aujourd'hui, c'est différent : une prescription médicale lui impose de renouer avec son violon. Elle souffre de douleurs articulaires contre lesquelles la pratique d'exercices quotidiens est recommandée. Délier ses poignets, ses coudes, ses épaules... Le son jaillit, grave ou très aigu. Demain, Lucie dépose son violon pour une révision et une remise en état, chez le luthier du village voisin.

Chaque semaine, elle passera du temps à réviser ses gammes, sa position, à faire glisser l'archer dans un effort construit pour obtenir l'angle exact et le son juste. Le devoir aura laissé la place à l'enthousiasme. Une voisine proche, professeur de musique, proposera à Lucie de la faire travailler et le plaisir de jouer reprendra le pouvoir. Lucie retrouvera la confiance et la complicité avec son instrument.



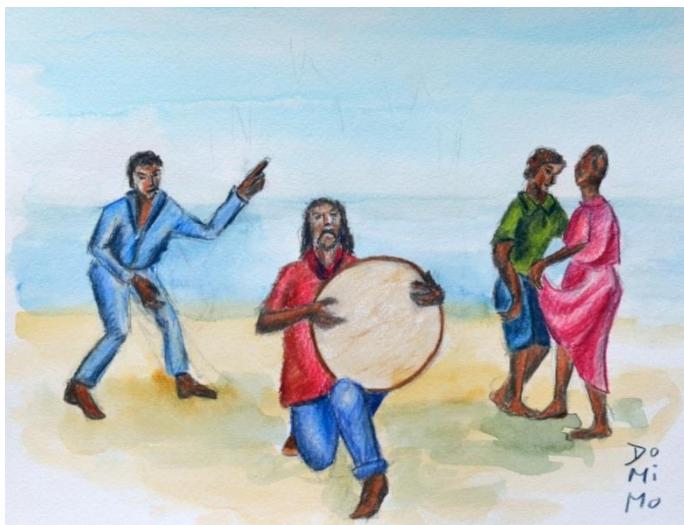
Tam-tam, Rosabel Martin

La nuit s'annonçait suffocante et les cigales étaient énervées par le voile humide qui pesait sur la petite paillette de bord de mer. Pierre, surnommé Ton Pa par les habitants, avançait d'un pas pénible vers sa chaise longue sous la véranda, à la même place depuis des lustres. Il s'assit et vit le feu de bois qui brûlait sur la plage. Quelle intensité ! Son regard plongea dans un passé lointain où son grand-père, célèbre joueur de tam-tam tout comme lui, était encore de ce monde. Il sentait les vibrations de son tambour sacré envahir tout son être et ses yeux étaient maintenant légèrement écarquillés.

Au crépuscule, la soirée Moutia¹ démarrait. Le son du tam-tam s'élevait et des voix masculines semblaient suspendues sous les flamboyants aux fleurs rougeâtres. Ici, entre sable et océan, au bas des montagnes caressées par le vent salé, se dressait le plus beau chapiteau du monde... Sur la scène, Ton Pa était fébrile, il avait suspendu son tambour artisanal en peau de chèvre sur les braises et tapotait la surface de temps en temps. Les cendres mélangées à de petits morceaux de bois dansaient autour de lui. Son torse était dénudé et la sueur coulait sur son poitrail au fur-et-à-mesure de la montée de la fièvre. Le tam-tam résonnait dans la nuit silencieuse. Ton Pa accéléra la cadence et les danseurs commencèrent à bouger langoureusement autour du feu. Puis, comme pris par une force inconnue, ils accélérèrent le rythme et décollèrent tels des moustiques soulevés par la force d'un ouragan. Les

¹ La Moutia est la danse traditionnelle des Seychelles, d'origine africaine et malgache, inspirée de l'époque de l'esclavage où elle était pratiquée dans les plantations.

bras se levaient vers le ciel et les pieds nus écrasaient le sol.



Ton Pa, le visage marqué par les années de travaux sous le soleil, pensa avec nostalgie à son grand-père et sa mémoire bascula au temps de l'esclavage. Les pirogues bondées, les hommes qui déchargeaient les marchandises sous les ordres de leurs tortionnaires, tandis que les femmes préparaient un festin pour les dames du domaine. D'autres jeunes femmes travaillaient des champs peu fertiles, mais étaient souvent les victimes de leurs maîtres, malheureusement fertiles. La Moutia était-elle l'unique consolation des esclaves vivant dans des paillottes de fortune ?

Ton Pa sursauta. Son tambour était désormais accroché sur le mur délabré de la véranda. Ses yeux gris pâle fixaient les dernières étincelles du feu et les voix résonnaient. « Tu es né esclave... Boum-boum... Tu mourras esclave... Boum-boum... ». Un dernier roulement de tambour et le silence épousa l'obscurité.

Ecoute, Fabienne Gardot

Le vent glacial siffle sa petite musique de l'hiver sur la ville de Sofia. Au loin, les dômes de la cathédrale Alexandre Nevsky se détachent dans la nuit. Les toits, les arbres, les voitures se sont parés de blanc. Les passants, emmitouflés jusqu'aux oreilles dans de lourds manteaux de fourrure, se pressent pour regagner leur domicile. Leurs pas résonnent dans la nuit. Sur le trottoir gelé, les talons des jolies dames font entendre des petits cris auxquels répondent les bottes qui foulent la neige et laissent échapper un son étouffé.

Dans le théâtre Ivan Vazov, édifice emblématique de la ville où se jouent les plus grands spectacles, la foule des grands jours a déjà pris place dans les fauteuils de velours rouge. Assis dans les premières rangées de l'orchestre, de magnifiques vieillards ont, pour l'occasion, revêtu smoking et noeud papillon. Ils exhibent fièrement, qui une chevelure d'un blanc écarlate, qui un crâne lisse et brillant. A leurs côtés, Mesdames qui n'ont plus vingt ans, croulent sous les colliers de perles et les dorures en tout genre. Elles peinent à trouver la meilleure position pour rester confortables dans leurs robes d'un autre siècle. Manifestement, les tenues n'ont pas suivi l'évolution du tour de taille de leurs propriétaires ! A chaque contorsion, les fauteuils gémissent et témoignent par leur couinement de cet inconfort.

Tout en haut, au balcon, un public jeune au look déjanté, semble s'être trompé d'adresse et être arrivé par erreur dans ce temple de la musique classique. Chevelures hirsutes, habits de cuir noir, on les imaginerait bien volontiers, casque sur les oreilles, se laisser étourdir par des sons métalliques et peu mélodieux d'un rock alternatif.

Je reste éveillé

Des femmes, des hommes, quelques enfants sans distinction particulière et à l'allure presque anodine viennent compléter les rangs de la baignoire et des galeries.

Dans quelques instants, les lumières vont s'adoucir, le doux murmure de la salle s'estompera, le lourd rideau se lèvera et la magie opérera. Une fois encore, Svetlin Roussev, l'enfant du pays, enchantera son public et la foule bigarrée réagira à l'unisson. Tous seront bercés par la même musique aux accents slaves et vibreront sur les mêmes notes. Ils se retrouveront dans les sons aigus du violon et les airs entraînantes joués par l'artiste parce qu'ils partagent la même Histoire, celle d'un peuple qui, grâce à la musique, a résisté à l'occupant soviétique.



Do
Mi
Mo

Faites vos jeux !

Le jeu n'est pas un acte aussi anodin qu'il peut le paraître. Au-delà du plaisir ludique qu'il procure, il est le théâtre des relations humaines et de la vie sociale. Se confronter à l'autre, désirer le battre mais accepter parfois de perdre, se confronter à des règles et avoir peut-être la tentation de tricher pour gagner...

*Conscient de sa force métaphorique, de nombreux auteurs se sont emparés de ce thème du jeu. Dans *Le Joueur*, Dostoïevski nous fait vivre un jeu-passion, à la fois rêve et enfer, révélateur des abîmes de l'âme humaine. Shan Sa, auteur de « *La Joueuse de go* », nous parle à la fois d'amour et de conscience politique lors des parties de go d'une lycéenne chinoise et d'un jeune soldat de l'armée japonaise durant l'occupation de la Mandchourie.*

En écho à ces textes, sont remontées à nos mémoires des séances de scrabble entre amis et des parties de cartes en famille.

Scrabble dancers, Rosabel Martin

« *Yelp, oui, yelp !* » Mike était euphorique et agita ses mains imposantes dans toutes les directions. « *Quoi ! Ce mot ne figure nulle part, il n'existe pas* », s'exclama Lucy en vérifiant dans sa bible du scrabble. Elle tournait fiévreusement les pages usées, consternée par l'aplomb de Mike.

La table en bois de Takamaka ancien allait certainement en voir des vertes et des pas mûres... Soudainement, il y eut une effervescence autour des dictionnaires de tout genre qui se mirent à circuler, le Harrap's, le Collins... Gillian, notre tricheuse, cria d'une voix stridente « *Non, le Collins est dépassé !* » et attira notre attention sur le thésaurus du Scrabble, ultime guide de référence pour nous, joueurs inconditionnels. Au milieu de ce vacarme, Mike trouva le moyen de placer discrètement son mot « *YELP* » avec le « *P* » posé sur une case rouge. Action bien calculée car il espérait bénéficier d'un *mot compte triple*... C'était sans compter sur l'œil de lynx de Lucy qui le rappela à l'ordre : Yelp ne figurait dans aucun dictionnaire et était bel et bien une pure invention de Mike !!

Une dizaine de minutes plus tard, le jeu avait bien progressé mais voilà que notre amie Gillie, fidèle à sa réputation, se retrouva à quatre pattes sur le sol à la recherche de ses lettres malencontreusement tombées de la table. Cette diversion était le moment propice pour Gillian qui en profita, pendant que nous l'aidions à retrouver son « *U* » et son « *L* », pour effectuer quelques changements sur le jeu, bien sûr à son avantage. Quand elle n'était pas au centre d'une telle confusion, l'incorrigible Gilly était en pleine transaction avec son voisin de jeu, histoire de troquer ses consonnes contre des voyelles ou vice-et-versa. « *Oh Gilly, ce n'est pas possible !* » Lucy était vraiment exaspérée par le comportement de notre amie.

Mike, lui, fidèle à sa réputation de pitre, était plié de rire, spectateur de ce désordre ambiant.

Jess était notre quatrième joueur. Ses bras d'une longueur interminables et ses lunettes cachant des yeux globuleux lui donnaient une apparence proche d'un scarabée. Il avait été calme et concentré depuis le début du jeu mais lorsqu'il consulta les scores, il se leva d'un bond : « *Bande de tricheurs, je suis toujours le dernier, je suis sûr que j'avais un score plus élevé !* ». « *Hey, monsieur le banquier, c'est ton tour de jouer ! Les scores sont justes et tu le sais très bien...* » : la voix de Lucy le ramenait à la raison. « *Cent cinquante points ou rien* », marmonna Jess. L'horloge murale sonna une heure tardive. Vingt-deux heures ou vingt-trois heures : personne n'y prêtait attention car, dans le silence de la nuit, il n'y avait que Mike, Jess, Gillian, Lucy et leurs cent-deux lettres de scrabble.

Je coupe, *Christine Garnier*

Le soir est tombé, c'est le moment des adieux. « *Mais non ne partez pas déjà... Pourquoi êtes-vous si pressés ? Tiens, ça fait bien longtemps ; te souviens-tu Marie ?* »

Marie est ma cousine. Avec six de nos cousins et cousines, nous avons partagé de nombreuses vacances dans cette maison familiale nichée au cœur des Cévennes, entre la lisière d'un bois et la sortie d'un petit village. Depuis la mort de nos grands-parents il y a dix ans, nous n'y étions pas retournées. Nous venons d'y passer le week-end afin de préparer les cartons ; la maison sera mise en vente très prochainement. Comment ne pas renouer avec nos souvenirs ? Pour moi, ce sont les parties de cartes qui m'assaillent dès que mon regard se pose sur l'immense table familiale.

« *Mais oui ! Souviens-toi de ces moments !* » Marie ne me répond pas, elle va et vient, rassemble nos sacs et prépare la fermeture de cette maison dans laquelle nous ne reviendrons plus.

Les souvenirs m'envahissent... « *Allez une dernière partie avant de se séparer !* » On amène les chaises autour de la table. C'était toujours Rémi le grand cousin, l'entremetteur, l'organisateur, l'initiateur, le « metteur en jeu », toujours lui qui s'emparait des cartes, les rassemblait en tas et les faisait glisser avec adresse entre ses doigts, porté par un enthousiasme contagieux. « *Alors, Marie et Viviane ensemble, Marion avec Pierre, moi je joue avec Charles.* » Les cartes s'abattent sur la table parfois timidement, parfois lourdement ; les réflexions fusent, les reproches aussi... « *Ben voilà, je t'avais prévenue, trop tôt pour ce coup-là !* » L'autosatisfaction : « *Haha, j'en étais sûr, je l'avais prévu celui-là, et tiens !* ». Les rires... Toutes les tonalités pour exprimer la déception, le remords ou la victoire.

J'adorais ces moments qui nous rassemblaient et me donnaient l'impression que jamais rien ne nous séparerait. L'illusion du temps qui s'arrête, le monde qui se rétrécit pour n'être plus qu'un cocon, celui que nous formions tous ensemble.

La voix de Marie me tire de ma rêverie : « *Es-tu prête ?* ». Dehors le vent se déchaîne, un volet claque. La porte est ouverte. Marie se tient debout face à moi : « *Allez Viviane, le train n'attendra pas ; ferme bien la porte derrière toi !* ».

Etat de grâce, Karine Bihan

Pierre Berlaquin tourne dans son lit comme un fauve en cage. Minuit trente. Chiffres rouges lumineux et pas la moindre chance de dormir. A quand remonte sa dernière vraie nuit ? Celle où on plonge dans le sommeil comme dans une mer turquoise, sans avoir peur des requins qu'on n'entend pas arriver et qui croquent en entier. Il entend les légers ronflements de sa femme qui, à peine les yeux fermés, s'endort chaque soir, imperturbablement. Ses ronflements l'agacent et d'ailleurs tout, chez elle, l'agace. Quand a-t-il posé ses mains sur elle pour la dernière fois ? Il lui faudrait songer un jour à la quitter. Dormirait-il mieux s'il était seul dans un grand lit ? Peut-être. Il se sent déjà si seul là, à contempler les rais de lumière du réverbère sur le papier peint de la chambre. Un papier peint qu'il n'a pas choisi. Doucement il sort des draps chauds, enfile une chemise propre, son pantalon noir préféré et descend le grand escalier en bois sur la pointe des pieds. Chaussures, manteau, écharpe, tout est à sa place, sa femme aime l'ordre. Il ouvre la porte, le froid glacial lui saute au visage, il jette un coup d'œil aux alentours. Personne. Qui pourrait-il croiser en cette pleine nuit de janvier ? Il referme la porte avec d'infinies précautions, son cœur bat la chamade. A chaque fois c'est la même chose. Il lui faudrait apprendre à contrôler ses pulsations. Ce n'est pas bon pour un cœur de plus de quarante ans de battre si vite.

A pas de loup, il se dirige machinalement vers l'endroit où il a l'habitude de garer sa voiture, une Golf TDI noire, souple, puissante. Une vraie bombe dont le moteur fait un ronflement délicieux au réveil. Certains matins, le regard

envieux des voisins le fait sourire. Il cherche sa voiture des yeux et réalise qu'elle a disparu. Léger moment de panique. Aurait-on eu l'audace de la voler devant la porte de chez lui ? Le temps de l'emmener à la fourrière à l'autre bout de la ville ? Il ne va sûrement pas faire demi-tour, rejoindre le lit conjugal et supporter la frustration - des années qu'il la supporte, la frustration. Ni faire preuve de patience. Il en assez de visionner des films de Kung Fu, de lire *La Méditation pour les Nuls*, le dernier cadeau de sa femme, d'avaler des somnifères. Il ressent l'envie terrible de la voir, de l'entendre, de la savoir près de lui. Il remonte le col de son manteau, enfonce dans ses poches ses mains engourdis par le froid et entame la marche sur la longue ligne droite bordée d'arbres nus. Il demandera à sa femme de le déposer au commissariat demain matin. Il portera plainte pour vol. A l'heure qu'il est, sa Golf est sûrement déjà démembrée dans un sous-sol, avec une nouvelle plaque flambant neuve. Ou lancée à 180 km/h sur l'autoroute direction les pays de l'Est, avec une nouvelle vie devant elle. L'occasion de changer de voiture. C'est à sa portée !

Il lui faudrait une chance inouïe pour trouver un taxi à cette heure sur la nationale. Il vit dans une zone pavillonnaire, loin du centre-ville, trop tranquille, dans une belle maison qu'il n'a pas choisie. Il lui faudrait songer à déménager. Il marche. La buée sort de sa bouche et il pense à l'accueil chaleureux qu'on va lui réserver, là-bas. Paul ne s'était pas trompé : *tu verras, tu aimeras le lieu, tu t'y sentiras bien. Une fois qu'on y a goûté, on ne peut plus s'en passer. Fais-moi confiance, je sais de quoi je parle.* L'idée avait fait son chemin. *C'est vrai ça, après tout, pourquoi pas moi ? Je peux essayer, au moins une fois, ça ne me coûte rien*

d'essayer, ce sera mon secret. Tout le monde en a des secrets. Même Marie, c'est sûr. On vit ensemble depuis dix ans, on se connaît par cœur et pourtant je n'ai pas accès à son jardin secret. Pourquoi ne m'a-t-elle jamais confié qu'elle voyait un psy ? On ne peut pas tout partager dans un couple ? Nous sommes si loin l'un de l'autre aujourd'hui... Il avait poussé la porte du Pousse au crime pour satisfaire sa curiosité. Et lorsqu'il en était sorti, il avait été surpris de voir qu'il planait : il avait cherché dans sa mémoire un moment où il aurait connu un plaisir si intense. Mais n'avait rien trouvé. Alors, depuis, il se rend là-bas dès qu'il le peut. Plus uniquement la nuit mais en pleine journée aussi. Lors de sa pause méridienne, il quitte son rôle de directeur général dirigeant son équipe d'une main de fer, pour avoir le plaisir de frémir devant elle. Il remet à plus tard le déjeuner d'affaires où on l'attend pour signer un contrat, le déjeuner avec son DRH qui a besoin de soutien ou avec sa charmante directrice financière qui est toujours de bon conseil. Ce qui compte pour lui désormais, c'est l'état de bien-être dans lequel son rendez-vous secret le plonge. Il a arrêté le squash aussi, ces heures à se défouler avec son ami Laurent qui lui étaient si précieuses. Il a trouvé sa nouvelle Adrénaline. Il aime lui donner ce petit nom et quand elle a trop de clients, il attend son tour sagement en sirotant une coupe de champagne. Il veut la plus belle place auprès d'elle. Seuls les habitués savent où la trouver, en fond de salle, après les tables de billard, sous les volutes de fumée. Offerte à tous.

Il marche. Le froid siffle dans ses oreilles et il pense aux sourires qu'on lui adressera là-bas. Il aperçoit au loin les lettres lumineuses de son oasis. Il accélère le pas. Il entre dans le hall, ferme les yeux pour savourer ce moment. Une

jeune femme blonde élégante, rouge à lèvres rouge vif, robe noire scintillante, talons hauts, s'approche de lui. Sa voix est sensuelle, *Bonsoir, Monsieur Berlaquin, comme d'habitude*? Il connaît les codes et répond par un sourire. Il dépose sa veste, prend les jetons colorés, se dirige vers la table, s'assoit à côté d'une femme superbe et empile délicatement les jetons. Il tente de saisir l'atmosphère, ausculte les quatre joueurs, écoute le son de la bille qui valse sur la roue. Ses mains tremblent légèrement quand il pose cinq jetons sur le 9 noir. Son fils aurait eu neuf ans cette année. En toute logique il aurait dû passer le week-end à ses côtés. Lui apprendre à tenir une raquette de tennis. Lui montrer l'église en glace sculptée sur la place du centre-ville. Prendre une photo de lui, de lui et de Marie endormis l'un contre l'autre devant le feu de cheminée. Contempler la photo le lendemain au bureau. En toute logique, il n'a rien à faire là, un lundi soir de janvier, autour de cette table où se réunissent les solitudes les plus profondes. Il attend. Moment jubilatoire. Sa voisine se penche en avant pour mieux voir la course de la bille sur la cuve tournante. Il tourne vers elle un regard discret : elle porte un haut noir sexy qui découvre ses épaules. Il a eu le temps d'apercevoir sa nuque tout à l'heure. Une nuque prometteuse. Il lui faudrait songer à l'inviter à prendre un verre. Après avoir joué ses jetons, son salaire, les rêves de voyage de sa femme. La bille hésite puis s'arrête sur le 8 rouge. Il a perdu sa mise. Qu'importe. Il n'est là ni pour gagner ni pour dépenser de l'argent. Il est là pour l'extase – sans cesse renouvelée.

Je reste éveillé

L'atelier d'écriture « À mots croisés », c'est aussi...

... des initiatives partagées avec des acteurs de la vie balnéolaise



... des lectures publiques pour donner voix à nos textes



*Ballade photo-poétique avec Amadou Gaye, à la médiathèque de Bagneux
Photographies de Serge Barès*

... et le plaisir de l'écriture à partager !



Pour en savoir plus sur l'atelier d'écriture « À mots croisés » et ses activités : ol Louise2@yahoo.fr

Bibliographie & autres sources

ANDERSEN Hans Christian, *Contes*, BH Création, 2013.

BARRICO Alessandro, *Novecento : pianiste*, Gallimard, 2002, Folio.

BASHO, ISSA, SHIKI, présentés par Vincent Brochard et Pascale Senk, *L'art du Haïku, Pour une philosophie de l'instant*, Belfond, 2009.

BRETEAU Jean, LANCELIN Marcel, *Des chaînes à la liberté*, Apogée, 1999.

BUSSI Michel, *Un avion sans elle*, Pocket, 2013.

BUZATTI Dino, *Le K*, Pocket, 2002.

CESAIRE Aimé, *Œuvres complètes, Tome 1, Poésie*, Desormeaux, 1976.

DEFORGES Régine, *La chanson d'amour*, Mango-Images, 1999.

DOSTOIEVSKI, *Le Joueur*, Folio classique, 1973.

FERGUS Jim, *Mille femmes blanches*, Pocket, 2013.

PERRAULT Charles, *Neuf contes*, Un livre pour l'été, 2011.

POCHARD Mireille, *Ecrire une nouvelle et se faire publier*, Eyrolles, 2012.

PREVERT Jacques, *Paroles*, Gallimard, 1972, Folio.

PLANTIER Evelyne, *Animer un atelier d'écriture pour tous*, Eyrolles, 2010.

QUIGNARD Pascal, *Tous les matins du monde*, Gallimard, 2011.

ROBIN MURIEL, *Muriel Robin se plie en quatre*, coffret intégral DVD Mercury, 2006.

ROUBIRA Jean-Louis, CARDOUAT Marie, jeu DIXIT 2 Quest, Libellud.

SA Shan, La joueuse de go, Gallimard, 2003, Folio.

SWEIG Stéphane, *Le joueur d'échecs*, Le livre de poche, 2013.

TAUBIRA Christiane, *L'esclavage raconté à ma fille*, Bibliophane-Daniel Radford, 2006, Poche.

TRAN HUY MINH, *La double vie d'Anna Song*, Actes Sud, 2009.

WATSON S. J. *Avant d'aller dormir*, Sonatine, 2011.

Codes noirs, de l'esclavage à l'abolition, Dalloz, 2006.

Le goût des haïkus, Le petit mercure, Mercure de France, 2012.

Le goût de la musique, Le petit mercure, Mercure de France, 2014.

Table

Préface.....	9
Remerciements	11
Voyage en terre inconnue	13
- La Grande Muraille, <i>Christine Garnier</i>	14
- L'éléphant, <i>Karine Bihan</i>	15
- Oser imaginer, <i>Noëlle Arakelian</i>	18
- La rencontre, <i>Christine Garnier</i>	20
- Le dragon subliminal, <i>Joan Monsonis</i>	21
- L'adieu, <i>Zina Illoul</i>	23
- Le Taj Mahal, bijou de mon cœur, <i>Rosabel Martin</i>	24
- Matinée d'ivresse, <i>Karine Bihan</i>	28
- Approcher Pharaon, <i>Irène Lalmant</i>	31
L'émotion juste, juste l'émotion.	33
Le temps qui passe	48
- Histoire d'une vie au XXI ^{ème} siècle en trois tableaux, <i>Fabienne Gardot</i>	49
- Le Journal de Jules, <i>Karine Bihan</i>	56
- Un accueil à Paris, <i>Maria Besson</i>	65
- Lola, <i>Zina Illoul</i>	70
Ecriture au jardin	74
- Thérapie végétale, <i>Carole Tigoki</i>	75

Je reste éveillé

- Jardin dans ma cité, Zina Illoul.....	79
- Quand l'enquête tourne au vinaigre, <i>Fabienne Gardot</i>	81
Je suis Charlie	83
- Quand l'émotion se fait slogan.....	84
- Quand les mots se répondent	85
- Mon engagement pour demain.....	87
Solitude.....	88
- Le nègre, <i>Fabienne Gardot</i>	89
- Du noir au blanc, <i>Maria Besson</i>	91
- Clichés coloniaux, Zina Illoul	92
- Anouchka, <i>Karine Bihan</i>	93
Une image vaut mille mots !	96
- Malik ou la vraie vie, <i>Karine Bihan</i>	97
- Les anges musiciens, <i>Carole Tigoki</i>	101
- Conte de Noël, <i>Karine Bihan</i>	105
- Pierrot le magicien, <i>Christine Garnier</i>	109
Echo d'une chanson	111
- Vous, <i>Christine Garnier</i>	112
- Ne me quitte pas, <i>Karine Bihan</i>	113
- Frères Jacques, <i>Zina Illoul</i>	118
- Lorsque nous ne ferons plus qu'un, <i>Fabienne Gardot</i>	119
Solfège	121
- Violon, <i>Christine Garnier</i>	121

Je reste éveillé

- Tam-tam, <i>Rosabel Martin</i>	123
- Ecoute, <i>Fabienne Gardot</i>	125
Faites vos jeux !	127
- Scrabble dancers, <i>Rosabel Martin</i>	128
- Je coupe, <i>Christine Garnier</i>	129
- Etat de grâce, <i>Karine Bihan</i>	131
L'atelier d'écriture « À mots croisés », c'est aussi.....	135
Bibliographie & autres sources	136
Table	138

